

GEORGES BELLERIVE

Éloges de l'Agriculture

Dignité et bonheur de la vie rurale.

1915

LIBRAIRIE GARNEAU,
RUE BUADE,
QUÉBEC.

Éloges de l'Agriculture

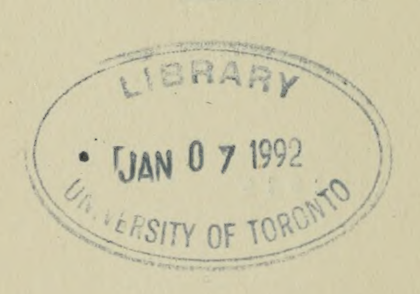
GEORGES BELLERIVE

Éloges de l'Agriculture

Dignité et bonheur
de
la vie rurale.

1915

LIBRAIRIE GARNEAU,
RUE BUADE,
QUÉBEC.


LIBRARY
JAN 0 7 1992
UNIVERSITY OF TORONTO

Aux Agriculteurs

C'EST pour vous que j'ai glané çà et là tout ce que ce volume contient, en vue de vous procurer une lecture attrayante et réconfortante au milieu de vos labeurs.

Après avoir lu et relu ces pages, vous apprécierez davantage la douceur de la vie à la campagne, la dignité et la noblesse des travaux des champs, et vous aurez un plus grand amour pour la terre et le sol natal.

Vous bénirez la Providence de vous avoir appelé à des travaux qui assurent à votre famille la paix et le bien-être et à l'humanité la richesse et la prospérité.

Vous serez plus fiers de votre profession en pensant qu'elle est respectée et honorée par les hommes les plus élevés dans la société : archevêques, évêques, prêtres, hommes d'Etat, poètes, orateurs, écrivains.

Vous chérirez mieux votre indépendance et votre liberté, et vous la préférerez à la vie chère, captive, et remplie de soucis de ceux qui ont à gagner leur vie dans les diverses et pénibles occupations de la ville.

Enfin vous serez plus convaincus que jamais de cette vérité incontestable que la vie simple et modeste, calme et paisible, exempte de toute ambition de luxe et de vains plaisirs, consacrée au travail, à l'accomplissement des devoirs envers les siens et à la pratique des vertus domestiques et chrétiennes, est la seule qui mérite d'être vécue et qui donne le plus de bonheur.

C'est donc une hymne à la campagne que je mets entre vos mains. Oui, une hymne qui a été chantée dans tous les temps et qui sera chantée dans tous les siècles à venir par l'homme en l'honneur de son Créateur qui a créé la terre pour l'homme.

Chantez la souvent et écoutez le grand poète Louis Mercier qui vous dit :

"Va, chante, ô laboureur, afin qu'en ses entrailles
La terre avec amour reçoive tes semailles,
Afin que par moment
L'âme des boeufs que la chair tient enveloppée,
Quand tu la berceras avec ta mélopée,
Frémisse doucement.

"Chante, ô semeur ! Depuis qu'en un rythme sublime
Le Créateur a fait retentir sur l'abîme
Son "fiat" éclatant,
Le rythme est souverain, le rythme est salutaire,
Tout ce qu'on entreprend de sacré sur la terre
S'accomplit en chantant.

"Chante, et qu'aussi ta voix soit austère, soit mâle.
Et lorsque tes blés mûrs, en un remous d'or pâle,
Onduleront aux vents,
"Pendant les soirs d'été, pareil à ton cantique,
Un chant s'élèvera, vénérable et mystique,
De leurs épis mouvants.

"Chante ! Et sème ton âme avec ta mélodie,
Pour qu'en mangeant le pain de ta moisson grandie
Tes fils, devenus forts,
"Sentent, comme le vin qui monte au bord des cuves,
Quelque chose de toi s'élever en effluves
De ton âme à leur corps ;

"Pour qu'ils soient comme toi patients et robustes
Dans l'accomplissement de leurs labeurs augustes,
Et, quand viendra ton tour
"D'aller te reposer dans la vie éternelle,
Pour qu'ils sachent aimer la terre maternelle
D'un filial amour".

GEORGES BELLERIVE.

Eloges de l'Agriculture

Dignité et bonheur de la vie rurale.

On a souvent, dans notre province et en France, fait l'éloge de l'agriculture, de l'agriculteur, du colon, et démontré l'excellence, la noblesse et la douceur de la vie rurale.

Orateurs, écrivains, poètes, journalistes, évêques, prêtres, ont tour-à-tour fait entendre leurs voix autorisées pour faire comprendre à l'homme des champs sa dignité et sa valeur dans le monde, l'engager à aimer d'un amour inébranlable sa terre natale, son foyer, ses champs, son village, et à suivre la voie que la Providence lui a tracée.

Ce sont quelques-unes de ces démonstrations et exhortations faites en ces dernières années que je publie dans ces pages, après les avoir coordonné le mieux possible, espérant être utile à la noble classe de nos agriculteurs.

La plus importante est celle faite par Nos Seigneurs les Archevêques et Evêques des provinces ecclésiastiques de Québec, de Montréal et d'Ottawa dans leur lettre pastorale annonçant la fondation de l'oeuvre des missionnaires agricoles, en janvier 1894. La voici en partie :

" On a dit avec beaucoup de raison que l'agriculture est la vraie nourricière des peuples, leur principale source de richesses ; c'est dans la terre que se trouve la fortune réelle d'une nation, fortune stable et certaine comme la bonté de Dieu, fortune qui ne cesse jamais complètement de se renouveler et qui subit beaucoup moins de ces désastreuses

fluctuations qui affectent si souvent et si fortement le commerce et l'industrie.

C'est par elle surtout que l'homme nous apparaît comme le roi de la nature, comme un prince qui exerce sa souveraineté dans ses domaines, qui y fait chaque jour de pacifiques conquêtes et qui y affermit son incontestable domination pour la gloire du Souverain Maître et l'avantage de ses semblables (Gen. 1). D'après nos Livres Saints, c'est Dieu lui-même qui a institué l'agriculture et qui nous ordonne de l'aimer; *Non oderis laboriosa opera et rusticationem creatam ab Altissimo* (Eccli. VII, 16) ; c'est lui qui donne au sol sa fécondité merveilleuse : fécondité qu'il accorde comme récompense de la soumission et de la fidélité. " Le Seigneur, nous dit la Sainte Ecriture, conduit son peuple dans des lieux abondants en gras pâturages, dans une terre vaste et étendue, tranquille pour la culture et d'une admirable fertilité. (I Paral, IV, 40). Et ailleurs : " Le Seigneur vous comblera de biens dans toutes les oeuvres de vos mains, dans tout ce qui naîtra de vos troupeaux, dans la fécondité de votre terre et par une grande abondance de toutes choses". (Deut. XXX, 9).

C'est au souvenir de ces merveilles que le prophète royal s'écrie : " Seigneur que votre nom est admirable sur toute la terre ! Qu'est-ce que l'homme pour que vous l'ayez ainsi environné d'honneur et de gloire ? Vous l'avez établi comme un chef sur toute la création; vous avez tout mis sous ses pieds, les animaux des campagnes, les oiseaux du ciel et les poissons qui parcourent les sentiers de la mer". (Ps. VIII).

Nous n'ignorons pas, nos très chers frères, qu'une espèce de fièvre de jouissance et de liberté, s'est emparée de nos populations rurales et les entraîne vers les grandes villes. On est fatigué, ennuyé de la vie simple et paisible des champs; on veut sortir d'une position modeste, se

procurer des jouissances, être quelque chose dans le monde. On se précipite follement vers les Babylonnes modernes; on cherche le bonheur, on trouve la ruine. Cette désertion des campagnes qui s'est effectuée depuis quelques années a été pour nous comme pour tous les peuples de l'Europe un immense malheur : elle porte une grave atteinte à la prospérité publique; elle est, surtout dans l'ordre morale un véritable désastre. Dans les grandes villes, dans les usines, l'homme des champs se trouve bientôt en contact avec des coryphées de l'impiété, avec des coeurs pervertis; il perd peu à peu l'esprit de foi et de religion qui l'avait animé jusque là; ses croyances et ses moeurs font un triste naufrage, et il ne recueille pour sa vieillesse que la misère et le déshonneur.

La vie des campagnes, au contraire, offre de précieux avantages au point de vue moral et religieux; elle rend l'homme meilleur, en lui conservant des moeurs simples, un coeur droit, des habitudes d'économie, le goût du travail, l'amour de la justice; elle lui apporte la richesse sous les formes les plus variées, richesse de joie, d'union, d'affection de famille, richesse dans la modération des désirs. Laissez-nous vous dire avec un grand docteur de l'Eglise, Saint Jean Chrysostôme, que les populations agricoles vivent dans la paix et que par là leur existence a quelque chose de vénérable dans sa modestie; "l'habitant des campagnes, continue-t-il, a plus de jouissances que le riche des villes: la beauté du ciel, l'éclat de la lumière, la pureté de l'air, la douceur d'un sommeil tranquil, tout lui est accordé avec une sorte de prérogative; le Créateur semble lui donner en primeur les vrais biens de l'ordre temporel..." Vous trouverez donc dans cette vie modeste le vrai plaisir et la sécurité, la bonne renommée et la santé, la régularité dans la conduite et de moindres dangers pour la sainteté des moeurs ".

Un de ces dignes pasteurs, Sa Grandeur Mgr Blais, Evêque de Rimouski, a profité d'une convention agricole tenue il y a quelques années dans sa ville épiscopale pour prononcer ces magnifiques paroles en l'honneur du travail des champs :

" Le travail agricole est, pour ainsi dire, l'état normal de l'homme sur la terre, celui auquel est appelé l'homme sur la terre, celui auquel est appelée la masse du genre humain.

En effet, plus nous remontons vers les âges antiques, et surtout si nous consultons l'histoire du peuple élu de Dieu, qui est l'ancêtre et le modèle des nations chrétiennes, plus nous voyons entourée d'hommage et en honneur la dignité d'agriculteur conférée par Dieu à l'homme. Aussi les grandes familles patriarchales se réservaient-elles la royauté des champs ; elles n'en voulaient pas ambitionner d'autre. Isaac inspectait son champ avec l'oeil attentif du maître, quand Rébecca descendit de son chameau et s'inclina devant lui. Jacob venait abreuver lui-même les immenses troupeaux de ses riches pâturages, et son histoire nous le montre comme un incomparable éleveur.

C'est pourquoi les Saintes Ecritures renferment les éloges les plus touchants des bienfaits de la vie de l'agriculteur. Elles racontent avec un charme indicible l'action de l'aimable Ruth, glanant après les opulentes moissons de Booz, les épis qui doivent servir à la subsistance de Noémi, sa bellemère. Elles nous remplissent d'émotion en nous montrant l'arche sainte qui s'arrête au coin du champ de blé que fauchaient Josué et Bethsanie. Et c'est avec le plus délirant enthousiasme que le roi David chante sur sa harpe d'or les blés et les gras pâturages.

L'agriculture, voyez-vous, messieurs, elle a pour auteur Celui qui a créé la terre, qui l'a bénie et qui l'aime. Et si la véritable grandeur consiste à être utile à ses semblables,

qu'y a-t-il de plus utile, je dirais volontiers de "plus grand" que l'agriculture ? Le pain qui entretient la vie n'est-ce pas l'agriculture qui nous le donne ? N'est-ce pas, par elle que Dieu nourrit l'humanité ?

Le travail des champs, n'est-ce pas aussi le plus favorable au développement des facultés physiques et morales, n'est-ce pas par lui que l'homme est le plus directement en rapport avec le créateur ?

La gerbe de blé récoltée dans les champs, au temps de la moisson, n'est-ce pas, en effet, l'oeuvre des "deux ouvriers" qui seuls méritent proprement ce nom, je veux dire de l'homme qui a semé et de Dieu qui a donné l'accroissement et la maturité ? Rien non plus de moralisateur comme le travail des champs. Il enseigne la paix, la charité, la tempérance, la pureté des moeurs, toutes les vertus qui élèvent les peuples.

Aussi nobles et expressives ces paroles tombées des lèvres de Mgr. F. Richard, le vaillant apôtre de la colonisation en Acadie :

" L'agriculture fait l'homme grand. Il est bon de le dire et de le redire bien haut, dans un siècle où on semble vouloir faire descendre l'agriculture du piédestal où Dieu l'a placée, où la religion l'a maintenue, et où tous les hommes nobles de coeur veulent la voir demeurer, la considérant et avec raison la reine du monde et l'insigne bienfaitrice de l'humanité.

"L'agriculture a donné à l'histoire profane ses plus immortels souvenirs. C'est elle qui éleva ces triomphateurs fameux que la victoire prit et qu'elle rendit à la charrue.

"C'est l'agriculture aussi qui a donné à l'histoire du peuple de Dieu ses plus belles gloires. David avait porté la houlette du pasteur avant de porter le sceptre ; il avait dis-

puté ses brebis à la gueule des lions, avant de disputer sa patrie à la lance de l'étranger. Il avait mêlé les accents de sa lyre au murmure des vents, avant de les mêler à la voix des peuples, à celle des siècles, aux concerts des anges.

"La religion aime l'agriculture parce que, comme notre âme, elle est naturellement chrétienne; elle l'aime surtout parce qu'elle est son oeuvre, parce qu'elle est une de ses plus belles gloires.

"La religion aime l'agriculture, la patrie l'aime aussi. Elle l'aime parce qu'elle nourrit ses enfants, parce qu'elle alimente le commerce qui les unit, et l'industrie qui sans elle n'est que le lit aride d'une source sans eau. L'agriculture, en élevant les richesses des peuples au-dessus de leurs besoins, fait plus qu'augmenter leur bien-être, elle élève leur destinée. Elle est une grande force pour Dieu surtout, parce qu'elle est son oeuvre.

Elle rapproche de Dieu et nous met au coeur le respect des traditions saintes qui l'empêchent de s'égarer, parce qu'en nous attachant au sol d'où sort une vertu secrète, elle nous rend immuables comme ce lutteur antique que rien ne pouvait ébranler tant qu'il gardait son appui; parce qu'elle fait les corps sains et robustes, les âmes patientes et vigoureuses. La charrue, instrument de luttes, accoutume le laboureur à la lutte pour la défense de sa patrie et en fait le vrai patriote et l'insigne bienfaiteur de son pays. Les vrais soldats de la patrie sont sans contredit les colons et les agriculteurs. L'agriculture qui, à la surface, semble ne s'occuper que des intérêts matériels, peut devenir, et devient en effet, un des éléments les plus féconds de la grandeur nationale. C'est de l'agriculture que dépend la prospérité des peuples. Aimons donc l'agriculture puisqu'elle est un art cher à la religion, un élément de bonheur, une des forces de la société, un hommage rendu au sol sacré qui nous a vu naître et que nous ne pouvons

nommer sans émotion, parce qu'il s'appelle la Patrie".

Agriculteur, roi pacifique de la terre, aime ton royaume où tu gouvernes à ton gré; attache-y tes enfants; fais-leur aimer la noble occupation qui te donne l'indépendance, le bonheur et la paix ".

Admirable et pleine de grandeur l'allocution prononcée par l'un de nos missionnaires, M. l'Abbé Dominique Pelletier, lors de la célébration du cinquantenaire de la fondation du collège d'agriculture de Ste Anne de Lapocatière :

" Cette fête est aussi à la louange du premier des arts, l'agriculture, et des bienfaiteurs de l'humanité, les cultivateurs; et ici encore c'est juste et digne "*dignum et justum est*". L'agriculture est d'institution divine, et c'est à la lettre qu'il faut prendre les paroles de la Sainte Ecriture "*Rusticationem creatam ab altissimo*". Tous les arts libéraux ou mécaniques sont d'institution humaine; ils ont été inventés par les enfants de Caïn, plus de deux cents ans après la création du monde, et il semble, même, par l'abus que les hommes en ont toujours fait, qu'ils conservent quelque chose de la malice de leurs inventeurs. L'agriculture, elle, est d'institution divine, et par là, elle participe à l'excellence, à l'universalité, à la durée, à l'utilité, à la sainteté même des oeuvres de Dieu. "Il plaça le premier homme dans un jardin de délices, afin qu'il en prit soin et qu'il le travaillât, "*ut operaretur*". Et, plus tard, après sa faute, lorsque l'agriculture, au lieu d'être pour lui un agréable délassement, devint une peine, un châtiment, une expiation, dans laquelle sans doute, il devait retrouver la vie, sa vie matérielle et même sa vie morale, elle devint telle par une sentence sortie de la bouche de Dieu même. "*In sudore vultus tui vesceris pane*". "*C'est à la sueur de ton front que tu te nourriras de pain*".

L'agriculture, instituée par Dieu, est aussi le plus honorable de tous les arts; les premiers hommes et les meilleurs d'entre eux, ont été agriculteurs : Adam, Abel, Seth, Noé, Abraham, Isaac et Jacob. Aussitôt après le déluge, Noé, que l'Ecriture appelle l'homme da la terre, *"vir agricola"*, reprend les traditions et les pratiques de l'agriculture; il la complète même en y ajoutant la culture de la vigne. Le roi Saül et son successeur David, avaient d'abord été pasteurs. L'ancienne Rome allait prendre à la charrue ses premiers rois et ses premiers généraux, à tel point, nous dit Pline, que la terre, ainsi travaillée par les mains des empereurs eux-mêmes, semblait être heureuse et fière d'être labourée par une charrue ornée de lauriers victorieux et par un agriculteur qui avait remporté des triomphes : *"Vamere laureato et triumphali aratore"*. Enfin, l'Église elle-même, est allée prendre quelquefois ses Souverains Pontifes parmi les fils de l'homme des champs, tels que les Sylvère, les Adrien, les Sylvestre, et d'autres encore.

Les anciens en concluaient que la vie pastorale était un apprentissage du gouvernement des hommes, et ils appelaient frères : l'art de conduire des troupeaux et celui de gouverner les peuples : *"Sorores quaedam sunt pastura et regni administratio"*, dit Saint Basile. Aujourd'hui, si la charrue n'est plus conduite par les mains des princes de la terre, dans le fond l'agriculture n'en est pas moins honorable, et même encore, à un certain point de vue, elle n'en est pas moins honorée, et c'est justice.

L'agriculture est, en effet, le plus excellent et le plus utile de tous les arts. La laboureur nourrit la patrie et il la défend ; il n'a pas moins de courage à arroser les sillons de ses sueurs, qu'il en a à rougir les champs de bataille de son sang généreux. Ce qui fait dire à Aristote que "l'agriculture est l'art le plus juste et le plus conforme à la na-

ture humaine; il sert beaucoup à fortifier le corps, comme à fortifier l'âme; et tandis que les autres arts les énervent et les avilissent, lui qui ne s'exerce que sous les ardeurs du soleil, et par les plus rudes travaux, il habitue ainsi le citoyen à braver les attaques de l'ennemi".

Le philosophe ajoute encore, et ici l'Eglise et l'Etat souscrivent de tout point à son sentiment : "Le meilleur peuple est celui qui est formé d'agriculteurs; car tandis qu'ils travaillent pour gagner leur nourriture, ils sont tellement absorbés par leurs travaux qu'ils ne songent pas à convoiter le bien des autres, et il leur est plus agréable de labourer leurs terres que de gouverner la république". Cicéron disait après lui, que : "de tous les moyens que nous avons pour acquérir quelque chose, il n'en est pas de meilleur que l'agriculture, pas de plus agréable et pas de plus digne d'un homme libre". Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut que l'agriculteur soit tel que le demande la Sainte Ecriture : il faut qu'il aime son art, qu'il n'en fasse pas un simple métier, qu'il lui donne tous ses soins, toute sa sollicitude et tout son coeur. *"Cor suum dabit ad versandos sulcas". "Il donnera tout son coeur à remuer la terre et à dresser des sillons".* Eccl. 38. 27.

L'apôtre saint Paul exalte la grandeur du ministère apostolique en disant : Nous sommes les coopérateurs de Dieu. *"Dei enim sumus adjutores".* (Cor. 3, 9). Le cultivateur, lui, doit se souvenir que Dieu nourrit l'humanité, et de même que l'humanité, tous les jours adresse au Père céleste sa prière et lui demande son pain, de même, Dieu l'a voulu de la sorte, elle dit aussi à l'agriculture : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien". *"Dei adjutores estis"; "Vous êtes les coopérateurs de Dieu".* Habitant canadien, digne et fier, voilà ton titre de noblesse, il en vaut bien d'autres.

Il ne faut pas hésiter à le dire, nulle part ailleurs que dans

la carrière agricole on ne trouvera plus de garantie pour la pureté des moeurs, pour la dignité de la vie, pour l'ordre et la paix du foyer, pour l'honneur du nom que l'on porte, et nous ajouterons même, pour la fidélité à la religion. Il semble que l'agriculture soit, comme l'âme humaine, naturellement chrétienne. Quand nous verrons nos jeunes gens se faire agriculteurs au sortir des écoles et des collèges, nous ne craindrons pas pour leur foi. Chose bien digne de remarque, on dirait que l'argent lui-même perd dans le salubre métier de l'agriculteur sa puissance pernicieuse sur le coeur humain. "L'agriculture, disait M. de Failloux, ne corrompt point ceux qu'elle enrichit". "Il semble, dit un penseur, que Dieu ait désinfecté l'argent en aidant l'homme des champs à le gagner. (R. P. Burnichon, Etudes R., août 1894).

Ce caractère d'utilité, de grandeur et de noblesse de la carrière agricole, le fondateur et les directeurs de l'école se sont efforcés de le faire comprendre à leurs élèves. Faire aimer l'agriculture à ces jeunes gens, c'était les attacher à une vie simple et utile, c'était les attacher au sol natal.

A cette oeuvre patriotique M. l'abbé Pilote a consacré les meilleures années de sa vie. L'immense travail accompli par ce prêtre n'est pas assez connu. Toujours en activité pour répandre l'enseignement agricole, fonder et maintenir la "Gazette des Campagnes", défendre son école, discuter dans les journaux, il réveille l'apathie des uns et dirige les essais des autres. Ses écrits, ses notes et observations, (il avait visité en détail tous les grands établissements d'enseignement agricole de France, de Belgique et d'Irlande), formeraient des volumes pleins de renseignements. La mission accomplie par ce prêtre patriote a été continuée par ses successeurs. Ici, plus de 500 jeunes gens ont puisé l'enseignement et les bonnes pratiques agricoles. Aussi, combien de prêtres et de laïques, qui ont fait leurs études

dans ce beau collège, s'étant intéressés à l'oeuvre de l'école et aux travaux exécutés sur la ferme-modèle, ont mieux compris l'agriculture et sont devenus ensuite, dans leurs paroisses, des apôtres du progrès ? Sans parler des vivants, n'est-il pas juste de rappeler en ce jour de souvenir, les noms des Méthot, des Vallée, des Montminy, des Tremblay, des Michaud, de Bouctouche, qui ont travaillé dans les meilleurs intérêts des cultivateurs ? J'exprime un regret : c'est qu'on n'ait pas pu organiser un conventum de tous les anciens directeurs, professeurs et élèves de l'école d'agriculture; ils se connaîtraient mieux et leur réunion ferait aussi valoir l'oeuvre qui les a aidés dans la voie du succès.

En terminant, mes Frères, je vous demande deux choses, mon titre d'ancien ami de vos familles m'autorise à le faire. J'ai passé vingt-sept ans de ma vie au milieu de vous, à travailler et à m'ennuyer d'abord, en m'attachant ensuite à cette grande famille de Ste-Anne comme à une mère. Quand on vous exhorte, vous, paroissiens de Ste-Anne, à donner l'exemple de la tempérance, de l'économie, et de l'attachement à la carrière agricole, écoutez cette parole et soyez généreux, souvenez-vous que toute chose grande et bonne est fondée sur le sacrifice ".

Voulez-vous maintenant connaître l'importance de l'agriculture, lisez ces remarques saisissantes faites par l'un de nos missionnaires agricoles, M. l'Abbé Provost, au cours d'un discours fait, en 1894, à une réunion d'agriculteurs :

" L'agriculture est la base de tous les progrès.

En effet, les effets manufacturés ne sont qu'une modification des produits du sol; le commerce n'est que la distribution ou l'échange de ces produits. Les arts industriels, la navigation sont ses résultats; ils ne peuvent que

marcher à l'unisson avec l'agriculture.

Autant de choses faciles à concevoir.

Lorsqu'une population produit plus qu'elle n'a besoin pour la consommation, le surplus est expédié vers des localités moins favorisées, ou dans des pays qui ne produisent pas toutes choses nécessaires à la vie. De là l'origine du commerce, mais, comme vous le voyez, c'est l'enfant premier-né de l'agriculture; de là la construction des voiliers et des steamers qui naviguent sur les lacs, les rivières et les mers du monde, de là la construction des canaux, le percement des isthmes, de là la construction des chemins de fer, le roulement des chars dans les vallées et les montagnes du globe, de là enfin cette fiévreuse activité de l'industrie qui a besoin, qui est obligée de suivre la marche progressive de l'agriculture ".

Désirez-vous vous convaincre davantage de la dignité, de la supériorité, de la stabilité, de la liberté, de la vertu moralisatrice, de la force de conservation pour nos traditions de la profession agricole, de la prédilection des anciens peuples et même de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour cette profession, lisez l'éloquente conférence de M. l'Abbé Michaud publiée en brochure par le ministère de l'agriculture.

L'une des belles pages de cette conférence est celle où il met en pleine lumière la noblesse de l'état agricole en nous faisant connaître sa sublime origine, en nous apprenant au témoignage des Saintes Ecritures que c'est Dieu lui-même — *le premier travailleur de la terre* — qui a choisi l'état agricole pour le premier homme et lui a assigné la haute mission de conserver, de soutenir, de prolonger indéfiniment la vie humaine, la vie animale et la vie végétative qui sont les oeuvres de sa création et les plus belles manifestations de son amour et de sa puissance.

La voici :

" Je voudrais vous faire admettre que le travail de la terre est le plus noble de tous les travaux.

D'abord, quelle est son origine ? Si vous voulez la voir, ouvrez le livre le plus ancien et le plus digne de respect, la Sainte Écriture. Dans ce livre vous verrez que le plus sage des hommes, écrivant sous l'inspiration du Saint-Esprit, proclame que l'agriculture a été créée par Dieu, "*creatam ab Altissimo*" (1). Loin d'être une invention ou une découverte de l'esprit humain, l'agriculture serait donc partie de la création, la continuation ou le prolongement de l'oeuvre créatrice du Tout-Puissant. Voyez en effet. Quand Dieu, nous dit le livre que je viens de nommer, voulut créer un être qui portât sa ressemblance, il prit de la terre dans sa main, il la pétrit, il l'anima de son souffle, et le premier homme reçut la vie. Le premier travail de la terre, ne vous semble-t-il pas que c'est Dieu qui l'a fait, et le premier fruit que la terre a produit ne serait-ce pas le corps de l'homme ? Ensuite l'homme fut établi le roi et le maître de toutes les choses créées "et placé dans le paradis pour qu'*il le cultivât et pour qu'il le gardât*". (2) C'est l'ordre de Dieu, c'est la parole du Saint-Esprit. C'est là la première donation, la première concession de terre, le premier établissement donné par un père à son fils. Le chef de la grande famille humaine reçoit la terre que le Seigneur lui donne pour la cultiver et pour la garder, de même que les fils de cultivateurs reçoivent le patrimoine familial pour le cultiver et pour le garder. Si les pères de famille agriculteurs n'imposent pas toujours cette condition, c'est qu'ils

---

(1) Eccli. VII, 16.

(2) Gen. II, 15.

espèrent que leur amour de la terre leur survivra dans le coeur de leurs enfants, et qu'ils n'auront jamais la douleur de les voir délaisser la terre qu'ils donnent, cette terre toute baignée et fécondée de leurs sueurs et où ils ont laissé quelque chose de leur âme. C'est ainsi que les intentions de Dieu sont transmises d'âge en âge en passant par les coeurs des pères de famille agriculteurs avec lesquels il partage les soins de sa Providence ainsi que son autorité et sa paternité. Remarquez, je vous prie, le plan de Dieu. Au sortir des mains de son Créateur, avant même de recevoir la compagne qui devait être son aide, au milieu de son innocence et de son bonheur, et comme condition du bonheur qui devait durer toujours, l'homme devait "travailler la terre et la garder". Il n'était pas seulement l'ouvrier mais il était encore le gardien de la terre.

Le travail de la terre a été imposé tout d'abord au premier homme au milieu de son bonheur et comme condition de son bonheur. Si tout d'abord la fécondité de la terre était assurée à l'innocence de l'homme, la même fécondité est continuée à la terre par les sueurs dont l'agriculteur arrose son travail. C'est en vain que nous voudrions trouver qu'un autre travail de l'homme a mérité ainsi l'attention de Dieu et reçu une si sublime consécration.

Cette institution du travail de la terre par Dieu ne lui confère-t-il pas quelque dignité ? Assurément, il n'est pas sans valeur, puisque les oeuvres de Dieu ne sont pas vaines. Pouvons-nous découvrir la place qu'il occupe dans l'intention de Dieu ? S'il ne nous est pas possible ordinairement de pénétrer les desseins de Dieu, ici cependant nous pouvons apercevoir sa pensée, c'est-à-dire la raison de l'institution de l'agriculture. Dieu l'a établie ou plutôt il l'a créée, pour employer l'expression du Saint-Esprit, afin qu'elle fût en quelque sorte le prolongement ou le soutien de son oeuvre.

Dieu, nous le proclamons, est le créateur, le producteur et le conservateur de la vie. Et le cultivateur, à mesure que ses champs sont mieux cultivés, à mesure que ses récoltes sont plus abondantes, n'est-ce pas la vie qu'il produit ? n'est-ce pas la vie qu'il conserve ? Et n'est-ce pas une création continuée ? Quand vous voyez un champ couvert de verdure ou d'épis qui sont mûrs, n'est-ce pas la vie qui est là assurée non seulement à la famille du cultivateur mais encore à tous ceux qui se nourriront des fruits de ses champs et de ses travaux ? Voilà une manière d'être la ressemblance de Dieu que seul le cultivateur peut revendiquer et qui lui prouve bien haut, à lui et à tous, la dignité, la valeur et jusqu'à la noblesse de son travail.

Deux champs s'offrent à la culture et à l'amour de tous les hommes, deux champs qui contiennent chacun une source de vie débordante. Le premier de ces champs, c'est l'Eglise qui produit et qui conserve la vie spirituelle, le second, c'est la terre qui alimente et qui conserve la vie corporelle. L'ouvrier du premier champ, c'est le prêtre; l'ouvrier du second, c'est l'agriculteur. Les deux sources que ces champs contiennent coulent à travers le monde, elles s'épandent de tous côtés dans tous les rangs et dans toutes les classes, et tous réclament leurs bienfaits. On dirait qu'elles viennent se réunir et se confondre, plutôt, l'une est absorbée par l'autre quand le prêtre emprunte à l'agriculteur le pain, fruit de son labeur, qui devient le corps du Christ, principe de toute vie ".

L'immense bienfait que l'agriculture a procuré au peuple israélite et au peuple canadien-français est ainsi décrit par M. l'Abbé P. H. Dugas, l'un de nos prêtres les plus distingués :

" L'Ecriture Sainte nous fournit un admirable exemple

des avantages qui résultent de la vie champêtre dans l'établissement des fils de Jacob en Egypte.

A l'arrivée des frères de Joseph, en Egypte, il pouvait les caser avantageusement, à la cour de Pharaon. Tout-puissant dans ce pays, il pouvait disposer de toutes les places lucratives. Aux yeux des prudents du siècle, il avait de fortes raisons de les distribuer à ses frères et à leurs enfants, vu surtout que les Egyptiens avaient du mépris pour l'humble condition d'éleveurs de troupeaux. Malgré cela, Joseph établit sa famille dans les gras pâturages de la terre de Gessen, où leur vie s'écoula à cultiver des champs et à élever des brebis. Etait-ce par courte vue que Joseph en agissait de la sorte ? Qui oserait le croire ? Non, ce grand homme d'Etat ne se trompait pas. Son dessein était de faire un peuple grand et fort, avec les descendants de Jacob. Or, pour cela, il avait besoin de garder sa langue, sa religion et ses traditions. Mêlé à la foule des grandes cités, au tumulte des affaires, il eut, en peu de temps, perdu le cachet de sa nationalité et fini par disparaître dans le sein de la nation, où il était venu chercher la vie. Isolés, au contraire, dans le paisible travail de la vie des champs, dans le calme du foyer domestique, les descendants d'Israël grandissent au point d'inquiéter le peuple qui lui avait donné l'hospitalité.

Voilà un exemple des immenses avantages assurés aux peuples qui ont en partage l'agriculture.

Et nous, peuple canadien, qu'étions-nous au moment de la conquête, quand le sort de la guerre nous arrachait, encore enfants, des bras de la mère-patrie pour nous jeter sans protection sous la tutelle de l'Angleterre ? Nous n'étions qu'une poignée de familles, sans préparation pour les luttes de la vie, et partant, sans accès aux affaires, éloignés de tout emploi civil. Nous avons grandi dans l'ombre et l'oubli, au milieu des sacrifices, sous le poids

d'un rude labeur. Puis un bon jour, en face de nos conquérants étonnés, nous nous sommes relevés comme un peuple depuis longtemps habitué aux affaires et nous avons pris notre place au premier rang. Où donc cette vie s'était-elle développée en nous ? où donc avions-nous puisé cette sève conquérante ? Dans le calme de la vie champêtre, dans la noble condition d'agriculteurs; en remplissant comme les fils de Jacob le rôle providentiel que nous assigne la divine Providence.

Il en sera de l'avenir comme il en a été du passé, nous serons sauvés par la fidélité à notre vocation qui est d'être un peuple d'agriculteurs ".

Il avait compris le rôle de notre peuple le grand industriel millionnaire américain Clergue, lorsqu'il disait dans une conférence :

" C'est vers l'agriculture que le peuple canadien-français devrait se porter s'il veut conserver son *caractère distinctif;* étant essentiellement un peuple agricole, on ne saurait trop l'engager à suivre les destinées que Dieu lui a tracées ".

C'est la même assertion que faisait l'année dernière l'un de nos conférenciers agricoles, M. Geo. Bouchard, dans un article publié dans le journal d'agriculture :

" La campagne est la plus sûre garantie de la survivance de la langue et des traditions ancestrales et glorieuses. Je me suis rendu compte de cette puissance de conservation en visitant certaines parties de la France paysanne, de la Vendée, de la Bretagne, de l'Anjou, etc., ou malgré les révolutions, les changements de régimes et les persécutions violentes, les traditions religieuses héroïques d'autrefois,

c'est-à-dire celles de chez nous, subsistent encore avec un charme incomparable. Je les ai connus et je les ai aimés ces paysans de France dont les nôtres sont l'image. Je l'entends encore cette réflexion de l'un d'eux à qui l'on proposait d'aller dépenser ses rentes à la ville : "Je ne " serai jamais heureux loin du berceau et du tombeau " de ma famille et privé de la vue de ce sol, où tout me " parle de mes aïeux. Je ne connais rien de comparable " aux longues soirées d'une causerie familiale, au milieu " d'une famille bien unie ". L'agriculture a été conservatrice de ces coutumes traditionnelles qui ne peuvent vivre que sur la terre natale, en face des horizons familiers, et qui s'étiolent et meurent à la ville.

Aussi ancienne que le monde, dont elle fournit la subsistance, l'agriculture brille aussi par son universalité. Son charme a fait l'occupation des poëtes de tous les âges.

Les gens mêmes les plus indifférents, les plus étrangers aux choses agricoles, les citadins les moins avertis ne peuvent se défendre de regarder avec attention d'abord, avec émotion ensuite ce geste superbe de l'homme traçant le sillon, d'où va sortir le pain c'est-à-dire le sang et la vie".

Je n'ai jamais oublié cette parole d'un illustre ministre canadien, profondément dévoué à la cause agricole. "Les " jours heureux et indépendants que je compte dans ma " vie sont les jours de ces trente années où je cultivais " mon sol ".

J'ajouterai avec Mademoiselle Blanche Lamontagne :

" Ne sommes-nous pas des rois, à la campagne,
" Au sein des plaines et des bois ?
" Avons-nous oublié l'exemple de nos pères,
" Qui vécurent sans bruit, au milieu de leurs champs ?
" Amis, ne pouvons-nous goûter des jours prospères,
" Où nos aïeux ont eu des jours gais et contents ? "

Il était l'interprète de ses compatriotes, l'homme distingué qui à la troisième séance solennelle de la grande convention nationale de 1880 exprimait la même vérité.

Voici ce que disait alors M. Siméon Lesage, sous-ministre de l'Agriculture :

" On l'a dit bien souvent, mais on ne saurait trop le répéter, c'est à l'agriculture fortifiée par la religion que nous sommes redevables de notre conservation comme race distincte sur ce continent; c'est à elle que nous sommes redevables de cette force d'expansion qui nous distingue, et c'est encore sur elle que nous devons compter pour l'avenir.

" Je ne connais rien d'aussi difficile à entamer qu'une bonne paroisse canadienne bien organisée. Il n'y a de prise nulle part pour la transformation dans cette communauté d'honnêtes laboureurs. Ils vivent entre eux, se marient rarement en dehors de la paroisse et prennent à la longue une physionomie spéciale, qui fait de chaque paroisse un type particulier, une petite société complète, parfaitement reconnaissable dans la mosaïque dont notre province est composée.

Si donc nous conservons chacune de nos paroisses telles qu'elles sont, si nous en fondons de nouvelles à l'image des anciennes, nous serons en mesure d'accomplir la tâche qui nous a été visiblement assignée comme race dans cette partie de l'Amérique ".

Un de nos meilleurs écrivains, M. Napoléon Legendre, a consacré son talent à évoquer la beauté, la douceur, l'indépendance et la dignité de la vie champêtre. Il écrivait un jour cette belle page :

"O les beaux soleils matinals montant dans l'air reposé et parfumé par toutes les saines émanations du sol que tra-

vaillent les sèves et les sucs féconds du printemps ! O les flamboyants couchers qui empourprent l'horizon par les soirs tièdes qu'embaument les fleurs nouvelles et les jeunes feuilles aux nuances si tendres et si délicates !

N'avez-vous pas senti, en vous promenant à travers les champs et les bois, un mystérieux frisson de vie qui pénètre et sature tout votre être ?

N'avez-vous pas éprouvé cette espèce d'effervescence qui soulève votre esprit et vous emporte à des aspirations plus hautes, à une fraternité plus large, à une bonté qui semble monter de la nature elle-même pour vous envahir et réchauffer votre âme ?

Tout ce qui vous entoure respire le calme dans la force, le bien-être dans la confiance. C'est une harmonie de sons et de couleurs qui vous charme et vous séduit.

Votre champ est semé. Vous voyez déjà poindre les premières tiges qui promettent la riche moisson prochaine, avec la volonté de Dieu. Vous avez fait votre part. A la Providence maintenant, de faire la sienne; et vous savez bien que la Providence n'y manquera pas.

C'est ce qui fait votre force et votre indépendance.

Car songez-y bien : à part le calme, la douceur et la salubrité des champs, vous avez encore la vie la plus noble, la plus indépendante qui se puisse concevoir. En fait, vous ne relevez absolument que de Dieu lui-même, il est votre seul Seigneur.

Ils avaient bien compris cela, les anciens qui voulaient *qu'un fils de noble famille ne pût embrasser, sans déchoir, que trois états de vie;* le service des autels, la profession des armes, et la culture des champs, "*crux, ensis et aratrum*", la croix, l'épée et la charrue. C'est qu'en effet, toutes les autres professions, mêmes les plus exaltées, ne sont en définitive qu'un servage plus ou moins déguisé, un asservissement, tandis que le service de Dieu, le service

de la patrie, le service du sol fécond est une profession libre et noble qui n'a d'entraves que le devoir et la loi, ce qui est la plus haute expression de la liberté ".

Une femme aussi distinguée par l'intelligence que par le coeur, bien connue dans le monde littéraire, Madame Dandurand, a voulu, elle aussi, exprimer son respect et son admiration pour le cultivateur, et voici comment elle l'a fait. Son article lui fait honneur :

" Pour moi rien n'est au-dessus du cultivateur. Je salue avec respect sur le seuil de leurs demeures ces braves familles qui vivent au sein de la belle et honnête nature, dans la pure atmosphère des champs, plus près de Dieu que nous. Pour un de leurs jours sereins et laborieux, je donnerais un mois de nos folles agitations.

Enseignons à nos fils, s'ils sont nés au milieu des champs, qu'un brevet de médecin, d'avocat ou de notaire ne les élève pas. Qu'ils soient fiers de recueillir la succession paternelle et qu'ils n'avilissent pas, en la méprisant, une profession qui n'a pas de supérieure.

Instruisons-nous, si nous voulons, et sachons, en la relevant, faire de l'agriculture l'aristocratie de notre peuple.

C'est d'elle, aussi bien, que nous vient ce que nous avons de meilleur. C'est des réserves de nos campagnes, c'est du sein de leurs familles patriarchales que surgissent constamment les hommes qui font l'honneur de notre pays ".

Le grand écrivain américain, Emmerson, a exprimé en ces termes le même respect pour la profession agricole :

" La gloire du cultivateur vient de ce que dans le par-

tage du travail sa part est de créer. Tout le reste dépend de son activité première. Il vit plus près de la nature; il obtient de la terre du pain et la viande. La nourriture qui n'existait pas, il s'emploie à la créer. Le premier cultivateur fut le premier homme et sa noblesse historique repose sur la possession et la culture de la terre. Les hommes n'aiment pas le travail ardu, mais chaque homme a un respect particulier pour la culture des champs et le sentiment que la culture a été la première occupation de l'humanité; qu'il n'est lui-même dispensé de ce travail que par quelques circonstances qui lui ont permis de le déléguer en d'autres mains. S'il n'a pas quelques produits en retour desquels l'agriculteur lui donnera du maïs, il doit retourner à sa place première parmi ceux qui sèment. Et dans l'opinion de tous, la profession agricole garde son ancien charme parce qu'elle rapproche davantage l'homme de Dieu, cause première ".

La douceur de la vie à la campagne est peinte dans ces quelques lignes :

" Oh ! qu'elle est douce et attrayante la vie à la campagne ! Là le travail augmente les forces; donne la santé et la vigueur, repose l'esprit et est une jouissance pour le coeur ! Le cultivateur connaît rarement les noirs chagrins, les situations angoissantes, le sombre désespoir n'est jamais l'hôte de son foyer ! Sans cesse en contact avec la belle nature qu'il admire et qu'il aime, il vit sous le regard de Dieu qu'il reconnaît dans les merveilles de la création et c'est bien ici le cas de lui appliquer ce vers de Virgile : "Heureux l'homme des champs s'il savait son bonheur ! "

L'article suivant d'un écrivain anonyme est bien propre

à inspirer une digne fierté au travailleur des champs :

« Laboureurs, sans vous flatter, vous êtes les travailleurs les plus utiles, les travailleurs nécessaires. Vous êtes réellement des producteurs, vous tirez de la terre des produits qui n'auraient jamais existé sans votre travail. Les autres travailleurs ne font que transformer les produits de la terre que vous leur livrez.

Voilà de quoi vous enorgueillir ? Pas tant que cela cependant, car nous savons que nous ne sommes pas capables par nous-mêmes de créer le plus petit grain, le moindre brin d'herbe; seulement Dieu s'associe à notre labeur : nous donnons le travail; il donne sa création.

On dit que labourer, c'est prier et cela s'explique très bien pour le travailleur de la terre. Ils vivent en contact avec la Divine Providence, puisqu'ils travaillent de compte et demi avec elle; et tandis que le corps est courbé vers la terre, rien n'empêche l'âme de s'élever vers Dieu; or l'élévation vers Dieu, c'est la prière. Aussi les moines, les religieux voués à la prière, étaient-ils d'infatigables laboureurs.

Pour vous, soyez donc fiers de votre titre de laboureur, il n'y en a point de plus beau, parce qu'il n'y a point de travail aussi beau que celui de la terre. Il n'y en a point qui demande plus de courage, d'abnégation, de persévérance, d'intelligence, d'esprit d'ordre et de sacrifice; il n'y en a point de plus sain au corps et à l'âme.

Certes on n'y fait pas fortune en un coup de bourse, mais on y mange son pain honnêtement gagné, on y vit libre entre le ciel et la terre. L'air qu'on y respire est pur; il circule à l'aise dans la poitrine dilatée; il fait des tempéraments robustes et des âmes fortes; *mens sana in corpore sano,* disaient les vieux Latins.

Dans le travail de la terre il y en a un qui est beau entre tous, c'est celui-là même qui s'appelle *labour*. Il appartient de plein droit au plus fort de la famille; les petits y aspirent avec un noble orgueil, les vieux tout courbés aiment à venir encore tracer le sillon, c'est si bon de s'appuyer sur les mancherons; au tournant, si le souffle manque, on passera sans regret la charrue au grand fils, qui continuera la famille et ses traditions de labeur et d'honneur. "

Il en est de même de ces beaux vers du poète français Arsène Vermenouze qui chantent la tâche auguste du semeur de blé :

" Redressez donc vos reins et vos fronts accablés,
O mes frères, car, sauf la tâche de l'apôtre,
Nulle ici-bas n'est plus auguste que la vôtre,
O collaborateurs de Dieu, — semeurs de blé !
Et, soyez fiers, mais bons, sans haine et sans envie.
Dieu vous aime et Dieu vous bénit, ô paysans;
Et l'avenir c'est vous, puisque vos reins puissants
Ont conservé la source auguste de la vie ".

Et du poète canadien Englebert Gallèze qui chantent le patriotisme ardent que le laboureur puise dans l'amour du foyer de ses pères :

Par les tombeaux du cimetière
Qui tiennent encore au foyer,
Son coeur s'enracine à la terre
Comme l'orme ou le coudrier.
Si quelque ambition injuste
Convoitait un jour son hameau,
Il s'armerait, vengeur auguste,
De sa fourche ou de son râteau,

Et comme aux époques passées
Faisait l'aïeul vaillant et fort,
Pour sa tendresse menacée
Il lutterait jusqu'à la mort.
Ce paysan, pour son village,
Sa maisonnette et son verger,
N'a pas qu'un amour de passage,
Conventionnel et léger,
Il n'a pas votre âme changeante,
Citadins polis. Il n'est pas
La fleur que sans peine on transplante
D'un climat dans d'autres climats.
Il est l'adorateur sincère,
Le gardien honnête et constant
Qui vit et qui meurt sur sa terre,
Au milieu des siens : L'Habitant.

Un excellent orateur français, le président d'honneur de l'association catholique de la jeunesse à Rouen, M. Maurice de Gatellier, adressait un jour ces nobles paroles aux jeunes gens des campagnes de France :

" Jeunes laboureurs, mes frères, je ne veux point vous chanter à nouveau tous ces biens qui maintenant sont vôtres et que vous apprécierez surtout quand vous ne les aurez plus. Je ne veux point prophétiser, après tant d'autres, que vous regretterez un jour, et l'air pur dont se grisent vos poumons, et le grand calme des soirs qui baigne vos âmes, et la sécurité des lendemains de la terre, et la chaude intimité du foyer et le charme ailleurs introuvable de cette famille agrandie qu'est le village.

Mais avez-vous jamais refléchi à ceci ? Si vous êtes nés aux champs, c'est qu'il a plu à Dieu de fixer là, et non ailleurs, votre mission en ce monde. Dès lors, à moins d'indi-

cations autres de la Providence, quelle sécurité pour votre avenir, que de pouvoir vous dire : "Je travaille là où, de toute éternité, Dieu l'a voulu !"

—Et puis, estimez-vous à son prix la noblesse de la fonction du laboureur, fonction première dont fut investi l'homme alors qu'il sortait, roi de la création, des mains du Créateur ?

—Savez-vous que chez aucun peuple, il ne fut fonction sociale plus honorée, plus chantée, car plus essentielle à la vie de l'humanité ?

—Laboureurs et soldats ont fait les grands peuples ; car à ceux qui ont des laboureurs, jamais les bons soldats n'ont manqué.

—Enfin, en même temps que les fils de prédilection de la patrie, vous êtes de Dieu les enfants choisis. C'est parmi les pasteurs, c'est dans ce silence des champs qui rend attentif aux appels d'en haut, que Dieu le plus souvent a marqué les âmes à qui il voulait confier ses grands gestes.

Comptez seulement les héros et les saints qu'a produits le terroir de France !

N'est-ce pas par des bergères, qui s'appelaient Geneviève, Germaine, Jeanne, que Dieu est intervenu pour sauver notre race ? Or, parmi les grandes leçons que nous donne la Vierge de Domrémy, en est-il pour nous, terriens, de plus éloquente que son amour de la terre natale ? Pour s'y arracher, à l'appel de Dieu, il lui faut briser son coeur. Et, au fond de ce coeur, au milieu même des plus enivrants succès, elle ne garde qu'un rêve : revenir à cette terre, sitôt que Dieu le permettra.

Vous savez cette saisissante anecdote rapportée par les historiens. C'était au sortir du triomphe de Reims. Jeanne traversait la Ferté-Milon et les habitants de cette ville acclamaient la libératrice avec un si délirant enthousiasme que l'héroïne se troubla.

Elle pâlit et on l'entendit murmurer à Dieu cette prière : "Que le Seigneur lui permît de revenir à Domrémy pour y garder de nouveau les troupeaux de son père et de sa mère".

Paysans de France, n'y a-t-il pas là de quoi nous émouvoir jusqu'aux larmes ? Comprenons donc cette leçon ! Ne quittons la terre natale que pour la frontière, le jour où Dieu nous appellerait à la défendre ".

Choisissons Jeanne pour notre patronne ! Mettons sous son égide les associations professionnelles par lesquelles nous voulons refaire l'harmonie et la force de nos communautés rurales.

Demandons à celle en qui brillaient si fort les grandes vertus de l'âme paysanne française de garder à nos villages, avec la foi des aïeux, l'énergie des bras, la fierté des coeurs, l'union de ces coeurs autour du clocher !

Bienheureuse Jeanne, gardez vos frères, les laboureurs de France !

Il est un beau et sublime langage que tout père de famille doit tenir à son enfant. Il a été écrit de main de maître par un écrivain français, M. Camille Lemonnier :

" En mai, le père conduirait son fils aux labours où les grands boeufs tendent leurs jarrets nerveux; en août, dans les champs parfumés des senteurs du foin, où les faucheurs, de leurs bras qui tournent circulairement, coupent les avoines. Il dirait à l'enfant : "Vois que d'efforts, que de peines, que de sueurs... Pourtant, mon fils, ces hommes chantent. Leur coeur, léger sous leur corps qui se ploie, garde sa fermeté et ne se lasse point. Contemple la sérénité de leur front. Les rides qu'ils ont aux tempes, le chagrin ne les a pas causées : ces rides sont épanouies; il y a de la joie dans ces rides-là. Or, c'est le travail qui les a mises à leur front et le travail est plein de bonheur

Le matin, au premier chant des oiseaux, ils sont debout : l'aube, de son rayon qui flotte encore demi-voilé, chasse de leurs yeux les voiles du sommeil. Ils se lèvent avec joie. Le labeur les attend et ne les rebute pas, et que ferait donc en son lit l'âpre fils de la terre, quand déjà la nature est partout gazouillante et éveillée ? Il va aux champs. La fraîcheur du matin dans les rosées, les ardeurs du midi dans la lande qui se gerce, les brises apaisées du couchant, tout cela passe en lui : son sang, bouillonnant ou calme, se précipite et s'assoupit au cours des heures, selon la courbe des soleils.

L'âme de la terre est dans ses veines : ses membres, rudes et forts, ont les musculatures abruptes des rochers et des arbres ; ses mains sont calleuses comme des écorces, sa face est crevassée comme les sillons séchés au soleil. Comment ne comprendrait-il pas la nature, cet homme qui la porte en lui, qui en vit, qui s'y consacre corps et âme, qui chaque jour, remuant et travaillant la terre, ébauche dans les sillons qu'il trace la tombe qu'il y trouvera plus tard ? Sa poésie à lui est de s'en aller par les champs après le travail du jour, de s'y promener les mains au dos, le coeur battant et ravi, de sentir l'âcre odeur du terreau qui fermente, de voir sous la motte qu'il a broyée à grands coups de soc les vertes pointes de la semence qui croît, de plonger ses yeux à l'horizon lointain, d'en sonder les profondeurs sereines ou agitées, pour en tirer les pronostics des journées suivantes, enfin de se mettre dans le vent comme un coursier qui hume l'espace, de s'en pénétrer jusqu'à l'âme, de le sentir couler en ses veines, et sous ses souffles qui le transportent et le bercent, de gonfler puissamment ses robustes poumons.

" Voilà sa poésie, ses poêmes ; il les fait en plein air, en plein soleil, en pleine nature, tête au vent, poitrine nue, dans les landes et sur les côteaux, au pas des boeufs qui

scandent, d'un pied plus leste ou plus pesant, les heures tour à tour légères et accablantes du jour. Ah ! mon fils, aime cet homme. Il est le grand poète des champs, le poète qui officie, le poète qui travaille, le poète qui crée les blés, celui qui fait la paix et la quiétude des foyers. Connais le travail en le connaissant, les joies qu'il y trouve, les bénédictions d'un repos acheté au prix des sueurs du corps.

" Connais encore de lui les vraies poésies. Les mots ne sont rien : la pensée est tout, et l'action, c'est-à-dire la pensée des bras et des mains. Comme lui, attache-toi au travail, quel qu'il soit et quelque voie que tu choisisses. Le travail set saint partout, quand il se fait dans la pureté du coeur, loin des intrigues au milieu desquelles il ne peut prospérer en sa grandeur. Fuis, mon fils, les agitations vaines où le coeur s'étiole et se désenchante, et plutôt que de briller au premier rang, si les triomphes doivent s'acheter au prix de ta candeur et de ton honnêteté, sois grand dans un travail humble, fût-ce au dernier rang. A l'abri des tempêtes, dans un port calme et doucement ensoleillé, laisse ta barque s'endormir, murmurante et cadencée. Apprends pourtant de cet homme à prévoir l'avenir, à calculer les soleils et la lune de ta destinée, à deviner la bourrasque grondant au loin, afin que tu ne sois pas pris au dépourvu, que tes enfants aient un refuge en ta prudence, et qu'il ne puisse être dit que tu sommeillais mollement à la veille d'un grand bouleversement. Pour lui, tu le vois, il a l'oeil au ciel ; l'espace est un livre où il lit ; les nuées sont les lettres ; il les épèle, tandis que le vent les emporte. Si tout à coup le mauvais temps s'élève, s'il arrive, qu'il y ait des pluies, que le nord souffle dans la plaine, ou que le midi brûle les jeunes verdures, il ne se croise pas les bras. Il sait ce qu'il faut faire. Si les travaux pressent, sous le soleil, ou sous la pluie, glacé ou brûlé, il

continue son labeur, sans gronder, surtout sans se rebuter. Recueille de lui cette leçon. Si l'orage te surprend, sois ferme, reste debout, résiste au vent qui veut t'arracher de ton sillon. Peut-être, après avoir heurté un front de pierre et des reins de marbre, la tempête vaincue par les résistances de l'homme, s'en ira-t-elle ailleurs chercher quelque arbre qui ploie et se rompe ".

Il y a dans les annales de notre province une date à jamais mémorable pour nos agriculteurs : celle du 23 décembre 1890.

En ce jour, en effet, vingt-huit représentants de la profession agricole, les premiers lauréats de l'Ordre du Mérite Agricole, étaient l'objet d'une manifestation dont la splendeur surpassait même toutes celles faites en l'honneur de ceux qui s'étaient distingués dans les sciences, les lettres et les arts. Un banquet somptueux leur était offert par le premier ministre, l'Honorable Honoré Mercier, suivi d'une brillante réception dans les salons du président de l'assemblée législative et du président du conseil législatif ; puis dans la soirée ils avaient l'insigne privilège de recevoir la décoration de cet ordre des mains des plus hauts dignitaires de l'Eglise et de l'Etat, et d'entendre un prince de l'église catholique, le lieutenant-gouverneur, le premier ministre, et un ancien premier ministre proclamer hautement les services qu'ils avaient rendus à leur province et préconiser leur profession comme l'une des plus nobles et des plus dignes d'être respectée, en présence et aux applaudissements de ministres, de sénateurs, de députés, de prélats, de juges, de professionnels, et d'un grand nombre d'autres personnages distingués.

Ces magnifiques éloges de l'agriculture ne peuvent être trop répandus dans la classe agricole ; aussi sommes-nous heureux de les publier de nouveau dans ce recueil, afin

d'en fournir la lecture à ceux qui ne possèdent pas ce livre déjà trop rare où nous pouvons les lire : "Le livre d'or du Mérite Agricole".

L'Honorable Honoré Mercier fut le premier à prendre la parole. Voici le superbe discours qu'il prononça en cette circonstance :

Votre Honneur,
Votre Eminence,
Milord, (1)

Mesdames et Messieurs,

La réunion d'aujourd'hui — je devrais dire la grande solennité d'aujourd'hui — est destinée à marquer dans l'histoire de notre province. Elle y fera époque, non seulement par son cachet de nouveauté, non seulement par l'importance de l'idée dont elle est la réalisation, non seulement par la grandeur des résultats qu'elle nous laisse entrevoir, mais encore par la majestueuse solennité que lui prête le concours de tout ce que l'Eglise et l'État comptent de plus élevé dans leur double hiérarchie.

Depuis les temps les plus reculés de l'histoire, trois grands symboles ont rayonné sur le blason des peuples civilisés, dont ils ont fait l'avenir et la force : ce sont la Croix, l'Epée et la Charrue.

La Croix, signe de rédemption suprême, espoir de toute vie future, sublime instrument de moralisation, guide éternel destiné à conduire les nations dans les sentiers de l'éternelle justice !

L'Epée, emblême de l'autorité civile empruntant la force

(1) S. G. Le Lord Evêque Williams.

physique pour soutenir l'autorité morale, rehausser la majesté des lois, défendre les intérêts de la société, maintenir la paix de l'intérieur et assurer le respect des frontières.

La Charrue, nourricière du genre humain, notre mère à tous, qui arrosée des sueurs nées de la faute du premier homme, sacre le travail de ses fils en arrachant aux entrailles de la mère commune les trésors qui font les peuples riches, et engendre les fortes races.

Ces trois grands symboles, Messieurs, sont ici représentés par les personnages les plus autorisés dont s'honore la patrie : par le représentant si respecté de la gracieuse Souveraine entre les mains de qui repose la sauvegarde pacifique de nos institutions; par un prince de l'Église, dont le pied touche aux degrés du trône même de Saint-Pierre; et—la Charrue, la noble et vaillante charrue de nos pères !—par ceux de nos compatriotes qui font l'objet de cette démonstration, par les vingt-huit lauréats du premier concours du Mérite Agricole de la province de Québec, qui rehaussent l'éclat de cette fête par leur présence, côte à côte avec les courageuses compagnes des travaux qui ont valu à ces champions de notre agriculture la première et la seule décoration officielle dont le pays ait encore cru devoir orner la poitrine de ses enfants.

C'est donc toute la patrie, Messieurs, dans sa manifestation la plus complète et la plus éloquente, qui se réunit en ce jour pour acclamer ceux qui, dans la sphère du progrès matériel et des luttes journalières de la vie, ont bien mérité d'elle.

Et où se fait cette réunion ?

Dans l'enceinte même destinée aux délibérations de nos législateurs, sous les yeux d'un peuple éclairé, au milieu de l'élite de notre population, à côté de la vieille citadelle de Québec, témoin des combats légendaires que se livrèrent les deux plus formidables puissances de l'Europe pour la

suprématie du Nouveau Monde, dans ce palais national, des fenêtres duquel on peut apercevoir la plaine où notre patriarche, Louis Hébert, lia la première gerbe de froment poussé dans le sol vierge de la Nouvelle France. Ce nom permet de faire un bien agréable rapprochement. Notre Cardinal vénéré descend de ce Louis Hébert, et la terre de ce premier colon est couverte aujourd'hui par la Basilique, le Séminaire et l'Université Laval. Quel fait admirable ! Le cultivateur français d'autrefois représenté par son parent, un prince de l'Eglise, dans une fête en l'honneur des cultivateurs d'aujourd'hui. Consolante solidarité des événements ! conséquence rassurante des desseins providentiels !

Je le répète, tout concourt à faire de la présente circonstance une solennité exceptionnelle. Et, d'avoir humblement contribué à son succès, par de longs et constants efforts, sera pour moi un sujet d'orgueil dont j'aurai, Messieurs, bien du mal à me défendre.

L'agriculture est non-seulement le premier des arts au point de vue de son utilité et de ses bienfaits, mais il est encore le premier des arts par ordre de date, son institution remontant aux jours reculés où les premières aurores de la civilisation rayonnèrent sur le monde.

Les mythologies païennes lui attribuent même une origine céleste.

En Egypte, c'est le dieu Osiris qui enseigne au peuple les premiers éléments du labour, et l'animal qui trace le premier sillon et ouvre le premier guéret, devient le boeuf Apis, à qui la postérité élève des temples.

En Grèce, c'est Cérès la blonde, fille de la Terre et du Soleil, qui, la première, ensemence la plaine, et reste, jusque dans nos siècles modernes, la personnification poétique de l'agriculture et des moissons dorées.

Chez les Romains, les croyances populaires font remon-

ter la culture du sol à Saturne et à Jupiter. Chez ce peuple dont les légions commandèrent à l'univers, les plus grands guerriers comme les plus célèbres hommes d'État s'honoraient de manier la bèche et la houe, et jamais les annales de Rome ne furent plus brillantes qu'à l'époque où les Cincinnatus retournaient modestement à leur charrue, après avoir conquis des royaumes ou sauvé la patrie.

Au moyen-âge, et jusqu'à nos jours, chez les peuples de l'Europe, la noblesse — sentiment un peu étroit, mais qui trouve son excuse dans l'antiquité des traditions — la noblesse n'a jamais reconnu que deux métiers qu'un fils de race pût exercer sans déroger : le métier de soldat et celui de laboureur.

Je suis loin, Messieurs, de partager cet exclusivisme, qui n'est, après tout, qu'un préjugé du passé; mais il sert à appuyer ma thèse, en démontrant à quelles traditions, aussi brillantes qu'anciennes, se rattache la noble profession de cultivateur du sol, et de quel prestige cette profession a joui à toutes les époques.

Du reste, il n'y a pas deux manières de penser là-dessus. Les plus savants économistes n'ont qu'une voix pour proclamer l'agriculture comme la base de toute prospérité publique, comme la force vive des sociétés. Sans l'agriculture, toute industrie est condamnée à dépérir et à s'éteindre faute d'alimentation. C'est l'huile de la machine; c'est la flamme du foyer; c'est la condition nécessaire de tout mouvement; c'est la source de la vie elle-même.

L'agriculture est la plus vaste conquête de l'homme. C'est elle qui distingue les peuples civilisés des peuples sauvages. Si elle disparaissait, l'humanité retomberait dans la barbarie primitive et serait forcée de recommencer l'ascension de l'échelle fatale dont elle gravit si lentement et si péniblement les degrés depuis l'époque où elle vivait de racines, se couvrait de peaux de bêtes, et n'avait d'autre

moyen, pour allumer le feu de l'âtre, que de frotter deux branches d'arbres l'une contre l'autre.

Aussi, dans tous les pays civilisés, les hommes d'Etat les plus expérimentés et les plus pratiques donnent-ils leur attention constante à tous les problèmes qui se rattachent à ce grand art. Partout l'on voit se multiplier les sociétés d'agriculture, les écoles d'agriculture, les fermes modèles, les journaux et les revues agricoles. La science dirige plus que jamais ses investigations de ce côté.

Depuis un siècle, les découvertes de la chimie ont entièrement bouleversé les anciens modes de culture, et de nos jours, les nombreuses inventions de la mécanique ont complètement révolutionné cette industrie. A l'heure qu'il est, la terre s'enrichit de nouveaux produits; on introduit de nouvelles méthodes d'irrigation; on adopte l'usage de nouveaux engrais plus riches et moins coûteux; on amende, de toutes façons, l'élevage des bestiaux et la culture des arbres fruitiers; le système d'assolement, ce qu'on appelle ici le système de rotation, s'applique aujourd'hui partout, et donne des résultats étonnants, tandis que les moissonneuses, les faucheuses, les herses mécaniques, les machines à battre le grain, doublent le rendement du sol en diminuant de moitié ce que son exploitation pourrait avoir de lent et de pénible.

Enfin, l'instruction se répand chez le cultivateur, Messieurs; et — c'est une des choses consolantes que j'aime à constater ici — à mesure que la diffusion s'en fait sentir, on découvre dans l'esprit public une tendance universelle et sincère à relever de plus en plus le niveau social de cette noble profession.

Le défaut d'instruction, que des circonstances nationales malheureuses avaient trop généralisé, chez nous, parmi les classes vouées aux travaux manuels, n'a point permis, pendant longtemps, à la majorité de nos cultivateurs, de s'élever à la hauteur qu'ils avaient le droit d'at-

teindre; mais en face des progrès qui s'affirment si énergiquement, j'ose en risquer ici la prédiction, Messieurs : les circonstances, qui sont déjà changées, changeront encore; et, dans notre pays comme ailleurs, l'agriculture, qui a fait la force du passé, fera la force de l'avenir.

Le mouvement est commencé, non seulement ici, mais dans les anciens pays de l'Europe. Et, constatons-le avec joie, c'est encore la France qu'on voit à la tête de ce beau mouvement. Je regrette qu'il ne soit point parti d'ici ; mais ce sera toujours pour nous un orgueil bien naturel et une satisfaction suffisante à notre fierté, que de pouvoir emboîter le pas dernière notre glorieuse mère-patrie, chaque fois qu'elle entrera dans de pareilles voies.

L'ordre du Mérite Agricole fut établi en France en 1833; c'est l'oeuvre de M. Méline, alors ministre de l'Agriculture. C'est une distinction honorifique destinée à récompenser les personnes qui, à un titre quelconque, ont rendu des services à cette industrie. Cet ordre ne se compose que de chevaliers, dont le nombre est fixé à mille, sans que le nombre des croix accordées puisse dépasser deux cents par année. Les membres de l'ordre sont nommés à vie ; les étrangers peuvent y être admis, mais ne figurent pas dans le cadre fixé. La décoration du Mérite Agricole consiste dans une étoile à cinq rayons doubles, surmontée d'une couronne de feuilles d'olivier; le centre de l'étoile, entouré d'épis, présente d'un côté l'effigie de la République, avec la fondation de l'ordre, et de l'autre la devise " Mérite Agricole ". L'étoile, émaillé de vert, est en argent, et son diamètre est de quatre centimètres. Les chevaliers du Mérite Agricole portent la décoration attachée à un ruban moiré vert, bordé d'un liséré couleur amarante, sans rosette, sur le côté gauche de la poitrine; le ruban peut également être porté sans la décoration. Les nominations sont faites par arrêté du ministre de l'Agriculture.

Sans être absolument identique, l'ordre du Mérite Agricole de la province de Québec ressemble trop à celui de la France — par son objet surtout —, pour refuser de reconnaître à celui-ci certains droits de paternité. Tout au moins peut-on les dire frères l'un de l'autre.

Quoiqu'il en soit, le nôtre est aujourd'hui fondé ; le concours ouvert a été beau ; les champions qui en sont sortis vainqueurs sont nombreux et remarquables ; le premier ordre de chevalerie du Nouveau-Monde, — ordre pacifique s'il en fût jamais — entre aujourd'hui en existence ; il nait sous les auspices les plus brillants, et s'inaugure sous les plus augustes patronages de la nation. Dieu lui prête longue vie !

Je n'ai pas, Messieurs, l'ambition de m'attribuer le principal mérite d'une innovation destinée — tout le monde l'admet — à produire tant de féconds résultats. Ce serait faire injustice à plusieurs, et, en particulier, à trois hommes, qui ont droit, dans cette circonstance plus que jamais, à la reconnaissance du pays comme à mon plus solennel hommage. Je ne suis que l'humble exécuteur de leurs grands projets.

Je veux parler de mon brave ami, mon ancien collègue, M. le colonel Rhodes, dont le trop court passage au ministère de l'agriculture a cependant été si honorable pour lui et si utile pour nous.

Je veux aussi parler de M. Henri Gustave Joly de Lotbinière, un de mes prédécesseurs au poste que j'ai l'honneur d'occuper dans la province, l'homme universellement respecté qui, depuis ses premiers pas dans la vie publique, a donné, sans compter, aux intérêts agricoles de son pays, tous les trésors de son grand coeur et de sa belle intelligence.

Je veux enfin parler de Mgr Labelle, celui que le respect public a depuis longtemps surnommé l'apôtre de la

colonisation, — un titre, Messieurs, qui me dispense de tout autre éloge. Ce digne prélat a choisi comme devise les mots : "*Pater meus agricola*" "Mon père était cultivateur". Quel beau sentiment dans ce fait ! Un prêtre se réclamant de la charrue ; l'Eglise s'appuyant sur l'agriculture !

Je dois aussi un tribut sincère de remerciements à Messieurs les membres du conseil et du comité de l'agriculture, et tout particulièrement à Messieurs Blackwood et Casgrain, chargés de la tâche importante et difficile de juger du mérite respectif des concurrents et de désigner ceux que nous devons couronner aujourd'hui. Le digne président du comité de l'agriculture, M. Bernatchez, ainsi que le député si dévoué de Richelieu, M. Cardin, nous ont rendu, en cette circonstance, à l'occasion de cette fête, des services signalés.

Que dirais-je des concurrents ? Que dirais-je surtout du vénérable vétéran, M. Champagne, dont le mérite exceptionnel nous force d'accorder une récompense exceptionnelle ? Que dirais-je de ce vaillant octogénaire doublement patriote ; patriote aux mancherons de sa charrue, patriote dans les rangs de ceux qui, à des époques moins pacifiques que la nôtre, échangeaient leur vie et leur liberté contre les immunités constitutionnelles dont nous jouissons de nos jours !

Qu'on me permette d'oublier un peu tous les autres pour tendre à celui-là une main émue : Merci, merci pour le bon exemple qu'il a si longtemps donné à ses compatriotes, et merci surtout — cela soit dit entre lui et moi — pour m'avoir fourni l'occasion de payer une dette sacrée ; la dette que je devais à mon père, cultivateur et patriote de 1837 comme lui !"

L'Honorable M. Joly de Lotbinière vint ensuite. Agri-

culteur lui-même, il lui appartenait de célébrer la noblesse de l'agriculture et de la démontrer pour ceux qui commettent la fatale erreur de l'oublier. Il le fit en ces termes éloquents :

Votre Honneur,
Eminence,
Mesdames, Messieurs,

S'il avait été possible de réunir ce soir dans cette enceinte tous les cultivateurs de la province de Québec, je crois qu'ils seraient partis d'ici avec une opinion bien différente de la dignité de la mission qui leur est confiée, que celle qu'ils avaient auparavant.

Je crois qu'en partant d'ici ils auraient compris toute la dignité de leur mission, toute la grandeur de leur ouvrage et qu'après cela ils n'auraient jamais méprisé leur état comme un nombre trop grand d'entre eux sont portés à le faire.

Ce ne sont pas les hommes de profession, les hommes d'affaires, ce ne sont pas les hommes d'éducation qui regardent les cultivateurs avec mépris. Au contraire, nous voyons tous les jours les hommes les plus distingués dans toutes les carrières exprimer l'espoir que le ciel leur réservera quelques années de vie pour aller vivre à la campagne comme des agriculteurs, des " habitants ". C'est là l'ambition d'un très grand nombre d'hommes qui se sont distingués dans la politique, dans les arts, dans les lettres ; terminer leur vie à la campagne, voilà leur rêve le plus cher.

Non certes, ce ne sont pas les hommes de profession qui méprisent le cultivateur. Malheureusement, c'est trop souvent le cultivateur lui-même qui se méprise. Bien entendu, je ne parle pas ici des cultivateurs distingués, lau-

réats de cette fête, les modèles et l'honneur de la classe agricole; ceux-ci savent exactement la valeur des choses, c'est à la sueur de leur front qu'ils ont gagné leurs lauriers, c'est pierre par pierre qu'ils ont érigé l'édifice de leur propriété. Ceux dont je parle, sont les jeunes cultivateurs, la génération qui se lève dans nos campagnes, qui malheureusement ne comprennent pas la dignité des travaux de leurs pères, qui ne comprennent pas que la profession d'agriculteur est la plus grande, la plus noble des professions.

Ce sont ceux-là que je voudrais atteindre. Je voudrais leur faire comprendre combien grande, combien fatale est l'erreur qui fait qu'ils abandonnent ce sol arrosé des sueurs de leurs ancêtres et auquel ils doivent la vie et tout ce qu'ils possèdent. Et pourquoi l'abandonnent-ils ? Pour venir dans les villes, dans l'espoir d'améliorer leur position, de s'élever au-dessus du rang de cultivateur.

Mais où trouvera-t-il une profession plus noble ? Le cultivateur est celui qui nous donne notre pain; c'est lui qui nous habille. Que serait l'homme d'Etat, l'homme de profession ? que serait le plus grand auteur s'il n'avait pas le cultivateur pour lui donner le pain ?

C'est la profession la plus noble; c'est la plus indépendante aussi. Le cultivateur n'a pas de maître, si ce n'est Dieu; Dieu qui le voit quand il défriche la forêt, Dieu qui le voit lorsqu'il laboure la terre, Dieu qui le voit lorsqu'il jette la semence ! C'est en Dieu qu'il a confiance lorsqu'il confie à la terre cette semence qu'il a retranchée quelquefois sur le pain de sa famille, convaincu que la Providence le récompensera au centuple de son sacrifice. Et la terre étant ensemencée, il lève les yeux vers Dieu et lui dit sa prière : Envoie-moi le soleil, envoie-moi la pluie, la chaleur, pour faire germer mon grain, mon espérance et celle de ma famille.

Je ne voudrais pas me retirer sans avoir rendu justice à ceux à qui revient en grande partie le mérite du succès de cette soirée, qui inaugure un état de choses qui contribuera beaucoup à la prospérité de l'agriculture dans cette province. Voici deux juges du Mérite Agricole; ils ont jugé les autres, ils sont prêts à être jugés eux-mêmes. On a voulu critiquer leurs décisions; ils sont prêts à rencontrer leurs accusateurs. Leur rapport détaillé sera livré au public qui pourra se renseigner par lui-même de la sagesse et de l'esprit de justice qui les ont guidé dans leurs décisions. Ils signalent les défauts et indiquent en même temps le remède. Si jamais deux hommes ont rempli leur devoir avec honnêteté, intelligence, justice et talent, ce sont Messieurs Casgrain et Blackwood, juges du Mérite Agricole". (Vifs applaudissements).

Son Honneur le lieutenant-gouverneur Angers fut le troisième orateur à adresser la parole en cette séance. Après avoir dit l'estime de la noblesse d'autrefois et d'aujourd'hui pour l'agriculture, il a félicité les lauréats du Mérite Agricole de s'être présentés à cette fête vêtus de l'étoffe faite de la laine de leurs brebis, et a reproché aux jeunes gens de nos campagnes de ne pas aimer la blouse du laboureur que des gens habitués à porter le costume doré étaient fiers de revêtir. Voici sa brillante allocution :

Eminence,

Milord,

Mesdames et Messieurs,

Il n'entre pas dans mes attributions de faire des discours et vous n'en devez pas attendre un de moi. Pour moi, le silence est d'or. Mais, comme président officiel — je regrette de ne pouvoir dire comme président effectif — du

Mérite Agricole, je ne puis déclarer cette séance close avant d'offrir mes remerciements à ceux qui, par leur présence, ont donné de l'éclat à la solennité. Je remercie les officiels, les dignitaires, les représentants des nations étrangères, les membres du conseil d'agriculture, toute l'assemblée ici présente pour l'éclat qu'elle a donné à cette démonstration; votre présence, Messieurs, l'a rendue effective pour le public en général et agréable pour nous; elle sera salutaire pour l'avenir. Mais ceux que je dois remercier surtout, ce sont vous, Messieurs les lauréats. (Appl.) Je vous remercie de l'exemple que vous donnez au pays, à vos voisins. Quand vous retournerez chez vous, fiers de la décoration que vous portez, fiers de ce parchemin que vous suspendrez dans vos demeures, vos voisins mus d'une légitime émulation voudront être ici, l'an prochain, vos successeurs. (Appl.)

On nous a dit, Messieurs, que la noblesse d'Europe ne reconnaissait que deux professions : les armes et la charrue; les armes, par besoin, par esprit de conquête; la charrue par goût. Mais la noblesse de notre pays a toujours cumulé les deux professions. Nos ancêtres ont défriché le premier sol, le fusil d'une main et la hache de l'autre. (Appl).

Messieurs, de cette noblesse d'autrefois, il en est resté parmi nous, et c'est elle encore qui nous donne l'exemple. Les seigneurs de jadis défrichaient la terre côte à côte avec leurs censitaires; ils étaient toujours prêts à crier : aux armes ! quand l'Iroquois cruel se présentait. Aujourd'hui cette même noblesse s'honore encore du titre de cultivateur, et quand l'occasion s'en présente, elle dit : Etudiez. La récolte n'a pas été bonne dans tel champ, la production n'a pas été aussi considérable que vous vous y attendiez, ce n'est pas la Providence qu'il faut accuser, ce n'est pas le soleil qui vous a manqué, ce n'est pas le sol qui s'est desséché, mais c'est le défaut d'instruction agricole.

Et les gens qui sont aujourd'hui à la tête de nos institutions représentent parmi nous cette noblesse d'autrefois. (Appl).

Mais on nous a dit que l'ambition des gens de profession est d'acquérir une terre. C'est bien vrai. Comme avocat, je puis vous le dire, ennuyé de toujours manger les autres, j'aurais été fier de pouvoir me subvenir à moi-même. (Appl.)

Messieurs, les gens de l'armée ont les mêmes ambitions que les avocats, et nous avons devant nous l'exemple vivant d'un officier qui a renoncé à son épée pour prendre la faucille. (Appl.)

Ainsi, ces gens instruits, ces gens qui ont connu le costume doré, qui ont porté l'épée, s'en sont dépouillés de gaieté de coeur, pour revêtir la blouse du laboureur. On vous a dit que votre profession était noble. Sans doute, elle est noble. Suivant moi, elle est la plus noble de toutes, Dans notre travail, personne n'approche autant de l'action du Créateur que vous, cultivateurs. (Appl.)

La Genèse nous dit que Dieu de sa volonté créa le monde. Eh bien ! les cours agricoles vous enseignent que le laboureur, de son travail, fait surgir le blé qui donne le pain. (Appl.)

Oui, votre carrière est noble, et malheur aux peuples, malheur aux jeunes gens que la fierté chasse loin des champs, croyant que la vie est plus brillante et plus belle à la ville, croyant qu'ils porteront des habits qui feront d'eux de plus beaux cavaliers.

Leur erreur est grande. Et ce que j'ai admiré surtout ce soir, parmi les lauréats, c'est que presque tous les hommes étaient vêtus de l'étoffe faite de la laine de leurs brebis. (Appl.)

Et ceux qui ont été les plus applaudis, ce sont ceux qui se sont présentés ici habillés d'étoffe du pays. (Appl.)

Suivez cette louable habitude de vous suffire à vous-mêmes. Ainsi, Messieurs les lauréats, de nouveau, je vous renouvelle mes remerciements pour l'exemple que vous avez donné, et de nouveau aussi je renouvelle mes remerciements à tous ceux qui ont pris part à cette fête. Je remercie les dames qui ont rehaussé de leur présence l'éclat de cette fête, car il n'est pas d'agriculture parfaite sans l'horticulture, la culture des fleurs, et sans vous cette fête du Mérite Agricole n'aurait présenté que des épis durs, si vous n'aviez pas représenté ici les jardins qui entourent les maisons.

Je remercie aussi les différents clubs qui ont pris part à cette fête, qui ont accueilli l'autorité avec enthousiasme, qui ont jeté sur le parcours des représentants de l'Eglise et de l'Etat, et sur cette fête, un éclat si brillant.

De nouveau, à tous, je renouvelle mes remerciements, me rappelant peut-être trop tard que pour moi le silence est d'or.

Son Eminence le Cardinal Taschereau fut invité à terminer cette inoubliable fête. Il le fit en prononçant des paroles remarquables. Il se glorifia d'être le descendant du premier cultivateur du Canada : Louis Hébert; d'être le successeur du fondateur de la première école d'agriculture au Canada : Mgr. de Laval; d'avoir pendant vingt ans de son épiscopat érigé 53 paroisses nouvelles et d'avoir ainsi aidé les cultivateurs de ces paroisses à rester sur leurs terres. C'est ainsi qu'il s'est exprimé :

Votre Honneur,
My Lord,
Mesdames et Messieurs,

Comme nous sommes bien avancés dans la soirée, je

ne vais dire que quelques mots de cet ancêtre dont on a parlé tout à l'heure, de Louis Hébert, qui est mon neuvième grand-père. Voici quelques lignes qui font son éloge : "Il est venu au Canada pour donner le commencement à une colonie ou peuplade chrétienne". Ce sont les propres expressions d'un historien du temps.

Voici ce que Champlain en dit : "Ç'a été le premier chef de famille résidant au pays qui vivait de ce qu'il cultivait". Et je dois dire que je suis très fier d'être un de ses descendants. (Applaudissements.)

J'ai encore un autre titre de noblesse, c'est d'être le successeur de Mgr. de Laval. (Applaudissements). Mgr. de Laval, qui probablement connaissait l'avenir du Canada, a pris toutes les précautions nécessaires pour que la destinée du Canada fut aussi heureuse que possible; et entre autres choses il avait établi dans la paroisse Saint-Joachim, près du Cap Tourmente, que tout le monde connaît bien, non pas une école, mais une véritable université, non pas dans le genre de celle qui existe maintenant et qui porte son nom, mais une université telle qu'il en fallait dans ce temps-là. On trouve dans les archives du séminaire les noms des élèves qui ont fréquenté cette université. Il y est dit par exemple qu'un tel, âgé de tant, venant de telle partie du pays ou de la France, est entré tel jour; il en est sorti au bout de deux ans ou de trois ans après avoir appris le métier de forgeron, de menuisier, de couvreur en bardeau, d'architecte, de peintre, de tailleur, de sculpteur et surtout de cultivateur. (Applaudissements.)

Les deux incendies du Séminaire, en 1701 et 1705, ayant épuisé les ressources de Mgr. de Laval, il fut obligé de fermer cette université en attendant des jours meilleurs, mais le bon nombre d'élèves qui en étaient sortis répandirent partout, dans la province, les sciences pratiques qu'ils avaient acquises dans cette université qui a, par

l'instruction donnée à tant de personnes, rendu d'immenses services au pays.

Maintenant, un mot sur le grand nombre de canadiens qui s'en vont aux Etats-Unis. Sans doute que nous devons déplorer cet exode, cependant il ne faut pas nous décourager. Pendant les 20 années de mon épiscopat, j'ai nommé les premiers curés résidents dans 42 paroisses nouvelles. (Applaudissements.) Aujourd'hui, à partir de la même époque, dans le diocèse de Chicoutimi, qui a été sous mon autorité pendant huit ans et que j'ai parcouru d'un bout à l'autre, il y a eu onze premiers curés résidents nommés. Voilà donc dans ces deux diocèses, depuis vingt ans, 53 paroisses nouvelles créées. Il y a un proverbe qui dit que le sucre attire les enfants : de même aussi un curé résidant attire les colons.

Il y a actuellement dans l'archidiocèse quatorze missions qui attendent un prêtre résidant.

Il y a quelques jours Mgr. de Chicoutimi m'écrivait qu'il va faire bâtir plusieurs chapelles qui seront bientôt desservies par des prêtres résidents. Voilà donc un certain nombre de missions qui vont entrer bientôt dans la liste des paroisses. La fin du monde ne viendra pas par les familles canadiennes. (Applaudissements).

Grâce au gouvenement de cette province et à la générosité de nos compatriotes, les pères Trappistes vont bientôt ériger sur les bords du lac Saint-Jean une université agricole comme Mgr. de Laval en établit à Saint-Joachim et, à l'exemple de ce bienfaiteur de la patrie, ils fourniront d'excellents cultivateurs qui contribueront à enrichir notre province et enseigneront à leurs enfants comment il faut cultiver.

Je me contente donc de dire du fond de mon coeur : Gloire à messieurs les lauréats en ce beau jour ! puisse leur couronne encourager tous nos compatriotes à suivre un si bel exemple ! (Applaudissements).

L'oeuvre du cultivateur canadien a été si féconde pour l'Eglise et la patrie canadienne qu'elle méritait d'être honorée et glorifiée d'une manière solennelle. Elle l'a été dignement dans une occasion toute spéciale, lors de la présentation de médailles d'honneur aux représentants de ces vieilles familles rurales qui ont jalousement gardé la terre ancestrale pendant au moins deux cents ans.

On se rappelle cette mémorable séance tenue à l'Université Laval où tous ces fidèles amis de la terre canadienne recevaient de la part de Mgr. Eugène Roy, Evêque de Québec, et au nom de toutes les classes de la société, le plus bel hommage, et avaient le bonheur d'entendre louer hautement le travail de leurs glorieux ancêtres. —Les magnifiques paroles que cet illustre fils d'une de nos belles familles rurales prononça alors sont inoubliables ; les voici en partie :

" Elle serait intéressante à raconter et à lire l'histoire de ces quelques deux cents familles, dont vous êtes ici les authentiques et heureux descendants, s'ils avaient eu le temps et la facilité d'écrire leurs mémoires, ces braves aïeux! Si leurs mains avaient su manier la plume comme elles savaient manier la hache et la charrue, quelles précieuses archives ils auraient laissé aux historiens de notre temps !

D'ailleurs, la terre qu'ils vous ont transmise, après l'avoir fécondée de leurs sueurs, n'est-elle pas le plus beau livre d'histoire que vos mains puissent feuilleter et vos yeux parcourir ? Et ce livre, n'est-il pas vrai que vous le lisez avec amour ? que vous le savez par coeur ?

La préface en fut écrite par ce vaillant chef de dynastie qui apporta ici, il y a plus de deux siècles, votre nom, votre fortune et votre sang. C'était un breton, un normand, un saintongeois, que sais-je ? un français, en tout cas, et un brave, à coup sûr. Avec cet homme et la femme forte qui

vint avec lui, ou qu'il trouva sur ces bords, une famille nouvelle venait fortifier la colonie naissante, civiliser le royaume de Québec, et enrichir d'un sang généreux et de belles vertus la noble race canadienne-française.

Et l'histoire commence, palpitante d'intérêt, débordante de vie. Que de fois vous les avez vu repasser dans votre imagination, ces premiers chapitres, écrits au fil de la hache, illuminés par de belles flambées d'abatis, et gardant encore aujourd'hui les âcres et fortifiantes senteurs des terres neuves, que déchirent la pioche et la herse, et où germent les premières moissons. Ce sont les années rudes, mais combien fructueuses, des premiers défrichements; c'est la glorieuse épopée de la terre qui naît, de la civilisation qui trace pied à pied son lumineux sillon à travers l'inculte sauvagerie des hommes et des bois. Chaque coup de hache, alors, est une belle et patriotique action; chaque arbre qui tombe est un ennemi vaincu; chaque sueur qui arrose le sol est une semence féconde. Et comme elle était simple et bonne la vie de ces héroïques pionniers ! La maison — la première qui orna le champ où s'élèvent aujourd'hui vos confortables demeures — dressait au bord de l'abatis, sa rudimentaire charpente de bois rond, dominant à peine les souches avoisinantes ; de son seuil rustique, la femme et les enfants pouvaient voir le colon conduire ses bêtes et sa charrue, faire le geste sublime du semeur, ou moissonner à l'automne les fruits que la terre et Dieu donnaient à son travail. Leurs yeux s'emplissaient de ce doux spectacle, et dans le coeur des tout jeunes grandissait le désir, j'allais dire la passion de devenir eux aussi, un jour, des "faiseurs de terre" et des faucheurs de moisson.

On ne connaissait guère, sous ces rudes lambris, les envies prétentieuses et les exigences malsaines. La forêt toute voisine, qui bornait l'horizon, bornait aussi les désirs.

Le fils s'attachait à ce sol qui prenait toutes les énergies et où semblaient germer toutes les espérances de son père.

Reculer chaque année les limites de cet empire naissant, arracher à la forêt les trésors de vie qu'elle cache, pour que la terre nourricière suffise aux générations qui grandissent; telle est la saine et forte ambition qui travaillait ces coeurs simples et ces esprits robustes.

En vérité, il est beau ce premier champ de l'épopée familiale et de la terre paternelle ! Nulle part vous ne sauriez trouver d'aussi utiles enseignements ni d'aussi nobles leçons.

Puis le livre se continue; chaque chapitre ajoute un nom à la série des générations, un anneau à cette chaîne vivante qui se fortifie en s'allongeant, parce qu'elle reste ancrée au même sol. Pendant que l'abatis entame chaque année la forêt qui cède et qui fuit à l'horizon, de beaux champs étalent au soleil leur verdoyant tapis, où la charrue se promène, lente, majestueuse, conquérante, traçant son sillon droit et lisse. Le colon a vaincu, la terre est soumise, et livre plus volontiers ses richesses. La vie toujours simple et austère, devient plus calme et plus facile. C'est l'histoire des générations qui vous ont précédés, l'histoire de cet aïeul vénérable que vous avez vu penché sur votre berceau; dont les récits ont charmé votre oreille d'enfant, et dont la verte et toujours active vieillesse gardait si vivantes sous vos yeux les souvenirs et les traditions des âges disparus.

Et ce livre poursuit ainsi ses chapitres jusqu'à la page à moitié blanche que vous êtes en train d'écrire vous-mêmes. Je suis bien sûr, que vous vous appliquez à ne pas trahir un si glorieux passé, et que le chapitre écrit ou vécu par vous sera digne en tous points des chapitres précédents. Si vous avez tant à coeur de laisser à la terre ancestrale un nom qui l'honore, c'est que vous voulez pour elle des maîtres qui la travaillent avec amour et respect. Vous

sentez qu'elle est bonne et bienfaisante la terre qui a nourri vos aïeux. Elle est en quelque sorte consacrée par les labeurs, les souffrances, les vertus et les mérites des nombreuses générations qui vous l'ont gardée. L'âme de ces vaillants a laissé quelque chose d'elle-même aux arbres de vos forêts, aux sillons de vos champs, aux ruisseaux de vos plaines. Bon sang ne saurait mentir et noblesse oblige. Gardez donc, avec le culte du sol natal, la fidélité aux traditions et aux vertus qu'il vous prêche.

Soyez simples dans vos goûts et modérés dans vos désirs. Evitez le luxe qui dévore la terre et ruine les héritages. Ne vous créez pas ces besoins factices, ces exigences de fantaisie qui ouvrent partout des fissures par où se perdent les fruits de l'épargne, vous souvenant que la richesse est faite non pas tant de ce que l'on gagne que de ce que l'on économise. Travaillez avec énergie et persévérance ; la terre devient stérile sous les pas du paresseux. Sachez le prix du temps, et n'en gaspillez aucune parcelle ; le temps se venge terriblement de ceux qui ne lui font pas l'honneur de l'utiliser.

Soyez sobres, aussi. L'intempérance est le fléau du sol. C'est le mal de presque toutes les terres qui meurent.

Soyez catholiques croyants et pratiquants. La foi simple et robuste forme la plus belle portion de votre héritage. Vos terres sont riches plus encore des bénédictions de Dieu que du labeur des hommes. Prenez garde de détourner le cours de ses bienfaisantes bénédictions. Aimez par dessus tout votre Père qui est aux cieux; recevez avec reconnaissance de ses mains le pain de chaque jour; faites sur terre sa sainte volonté, et cherchez d'abord à mériter son royaume.

Enfin, ayez à coeur d'élever sur ce sol des enfants qui s'y attachent, qui soient capables de recueillir votre héritage et de garder sans tache votre beau blason familial ".

Bien impressionnant est l'hommage rendu, il y a quelques jours, à la profession agricole, par L'Hon. J. E. Caron, ministre de l'Agriculture, à Québec, lors du banquet donné aux lauréats du Mérite Agricole, pour célébrer le 25e anniversaire de la fondation de cet ordre :

" En voyant devant moi dit-il, tous ces distingués représentants de la classe agricole, il m'est agréable de me souvenir que pendant 30 ans j'ai labouré et arrosé de mes sueurs la terre paternelle, et laissez-moi vous dire que ces trente années ont été les plus belles et les plus heureuses de ma vie.

Puis il ajoutait :

"Les circonstances ont voulu que j'occupe la position que j'ai aujourd'hui, mais lorsque la politique me rejettera de son sein, mon premier pas sera vers la terre ancestrale, où je reprendrai la charrue".

Elle est donc noble et attrayante la profession agricole, et comment ne pas reconnaître sa dignité lorsqu'un homme aussi haut placé dans l'échelle sociale sait exprimer ouvertement dans une circonstance aussi solennelle son sincère désir de retourner à l'exercice de cette profession et d'en goûter de nouveau le bonheur.

A ce même banquet, Sir Lomer Gouin, le premier ministre de la province, a su exprimer aussi éloquemment son respect et son admiration pour la classe agricole :

" De tous les souvenirs de ma carrière politique, dit-il, le plus cher, le plus agréable, le plus affectionné est celui de cette inoubliable démonstration à la grande salle des promotions de l'Université Laval, lors des fêtes du troisième centenaire de Québec, où l'on vit toute une phalange de braves cultivateurs, les représentants de nos vieilles familles rurales et de nos traditions ancestrales, défiler au

milieu des applaudissements de tout un auditoire d'élite, en présence du Prince de Galles, aujourd'hui notre vénéré Souverain, des représentants de la Chambre des Lords, en Angleterre, de la République Française et de la République voisine, et s'en aller ensuite, la médaille d'honneur à la poitrine, présenter leurs respectueux hommages au représentant de Sa Majesté Edouard VII, roi d'Angleterre. Jamais la fidélité à la terre ne fut mieux honorée qu'en cette circonstance ".

" Il y a aussi un autre souvenir de ma vie qui m'est bien cher et que je garde avec un orgueil bien légitime, c'est celui de cette grandiose cérémonie, il y a 25 ans, dans la vaste salle du conseil législatif, en l'honneur des premiers décorés de l'Ordre du Mérite Agricole.

Ce fut l'une des plus brillantes fêtes; la salle était toute illuminée et toute resplendissante; de tous côtés on y voyait des guirlandes de verdures, des fleurs, des drapeaux en abondance, des inscriptions magnifiques; une foule énorme s'y pressait, et tout ce que Québec compte de distingué y assistait : évêques, prélats, conseillers, députés, avocats, médecins, notaires, professeurs, industriels, commerçants. On y remarquait même un Prince de l'Eglise romaine : Son Eminence le Cardinal Taschereau.

Un des plus beaux spectacles nous fut alors donné : celui de voir 28 cultivateurs distingués recevoir des mains du gouverneur de la province, la médaille de cet Ordre, due à l'intelligence et au mérite. Jamais profession libérale n'avait été autant honorée que l'agriculture le fut en ce jour-là.

Je n'ai jamais oublié cette solennité et je ne pourrai l'oublier.

Il y a dans cette assemblée plusieurs de ces décorés d'alors, et je les salue respectueusement.

Vous dirai-je maintenant la joie que j'éprouve d'assister comme premier ministre de la province à cette grande célé-

bration du 25e anniversaire du "Mérite Agricole" fondé par le grand patriote Mercier, et de voir autour de ces tables plus de trois cents des mille vingt et un décorés de cet Ordre portant fièrement sur leurs poitrines le glorieux insigne de cet ordre; cela est bien difficile. Laissez-moi cependant féliciter les commissaires de l'exposition de 1915 à Québec d'avoir organisé cette fête splendide. Mes honorables collègues et moi, nous sommes de coeur avec eux, et nous les en remercions sincèrement. Cette fête est éminemment patriotique, et l'idée qui l'a inspirée est toute à leur honneur.

Rappelez-vous bien, Messieurs, toutes ces fêtes, et rappelez en souvent le souvenir à vos enfants. Dites leur tous ces témoignages de respect et d'admiration que votre profession a reçu en ces occasions solennelles, et faites-leur comprendre que le travailleur de la terre est de ceux qui méritent la reconnaissance de la patrie ".

Comme elles sont aussi impressionnantes ces belles paroles que prononçait tout récemment à l'exposition de son comté, le député de Montmagny, Monsieur Lespérance, et comme les regrets et les désirs qu'elles expriment démontrent bien que les succès obtenus à la ville se paient plus cher que ceux acquis à la campagne, et sont loin de donner la même somme de bonheur.

"Vous me direz peut-être, mes amis, que je prêche par mes paroles et non par mes exemples. Messieurs, j'étais bien jeune, à peine dix ans, lorsque je dûs laisser la ferme où je suis né — il m'arrive souvent de passer devant la vieille maison paternelle aujourd'hui fermée et chaque fois je sens mes paupières humides. J'ai parcouru bien du chemin depuis. J'ai eu ce qu'on appelle dans le monde. des succès. Le monde ne voit que les succès; il ne connait

pas les efforts presque surhumains du début, les longues veilles, les nuits sans sommeil, les tracasseries, les luttes de toutes sortes, puis les revirements subits qui surgissent si souvent dans le monde des affaires et de la finance, et qui menacent d'engloutir, dans un instant, les fruits de toute une vie d'efforts et de travail. Mettez en regard de cela la vie paisible, saine, intéressante et assurée du cultivateur. Je vous laisse à juger qui a la meilleure part. Si Dieu me prête vie encore quelques années, je voudrais finir mes jours sur une ferme paisible comme celle qui a abrité mon enfance, et où je m'efforcerais de donner à un de mes fils au moins le goût de cette noble profession, car je ne vois rien de comparable ou de supérieur dans le monde à un homme instruit consacrant son temps, son travail, son activité, son intelligence à l'exploitation agricole".

A l'Abbé Raymond Casgrain, l'un de nos savants historiens, et à Louis Fréchette, l'un de nos deux poètes lauréats de l'Académie Française, appartient l'honneur d'avoir célébré en de superbes accents la gloire du pionnier canadien, l'ancêtre du colon de nos jours :

" Une des plus grandes figures qu'offre l'histoire du Nouveau Monde, après la sublime figure du missionnaire, c'est, à mon avis, celle du pionnier canadien.

Il est le père de la plus forte race qui se soit implanté sur le continent américain : la race canadienne.

Le sang le plus noble qui ait jamais coulé dans les veines de l'humanité circule dans ses veines : le sang français.

Partout, on retrouve le pionnier canadien sur ce continent, et partout on peut le suivre à la trace de son sang.

Parcourez toute l'Amérique du Nord, depuis la Baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, depuis Halifax jusqu'à San Francisco, partout vous retrouverez l'empreinte

de ses pas, et sur les neiges du pôle, et sur les sables d'or de la Californie; sur les grèves de l'Atlantique et sur la mousse des Montagnes Rocheuses.

Un insatiable besoin d'activité le dévore.

Il lui faut toujours, toujours avancer vers de nouvelles découvertes, jusqu'à ce que la terre manque sous ses pas.

Mais ce n'est pas le seul amour des aventures, ni l'âpre soif de l'or qui le pousse : une plus noble ambition le travaille; un mobile plus légitime le dirige et l'anime.

On sent qu'il a la conscience de remplir une véritable mission, un mystérieux apostolat.

Feuilletez un moment les pages de notre histoire et surtout les Relations des Jésuites, et partout vous verrez le pionnier canadien, animé d'un zèle admirable pour la conversion des sauvages, frayant, avec d'héroïques efforts, le chemin aux missionnaires et opérant souvent lui-même de merveilleuses conversions.

Je retrouve, réunis en lui, les trois plus grands types de l'histoire humaine.

Il est à la fois prêtre, laboureur et soldat.

Prêtre ! sa piété ardente, sa foi vive, son zèle pour le salut des âmes amollissent les coeurs les plus durs, et entraînent vers la foi des peuplades entières.

Fut-il jamais un plus beau sacerdoce ?

Laboureur ! devant sa hache puissante, la forêt tombe avec fracas autour de lui et sa charrue trace, à travers les troncs renversés, le sillon où frémira bientôt le vert duvet de la future moisson.

Soldat ! c'est par des siècles de combats qu'il a conquis le sol que sa main cultive.

Ah ! si j'étais peintre, je voudrais retracer sur la toile cette noble figure avec son triple caractère de prêtre, de laboureur et de soldat.

Au fond du tableau, je peindrais l'immense forêt dans toute sa sauvage majesté.

Plus près, de blonds épis croissant parmi les troncs calcinés.

Sur l'avant-scène, un pan du grand fleuve, avec ses vagues d'émeraude étincelantes au rayon du soleil.

On verrait d'un côté, avec ses remparts et ses palissades, l'angle d'un fort, d'où surgirait un modeste clocher surmonté de la croix ; de l'autre côté, une bande de sauvages fuyant vers la lisière du bois.

Au centre du tableau apparaîtrait, les cheveux au vent, un éclair dans les yeux, le front sanglant, sillonné d'une balle, mon brave pionnier, près de sa charrue, tenant de la main gauche son fusil, dont la batterie fumerait encore ; de la droite il verserait l'eau du baptême sur le front de son ennemi vaincu, mourant, qu'il vient de convertir à la foi.

Oh ! comme j'essayerais de peindre sur cette mâle figure, dans toutes les attitudes de ce soldat laboureur aux muscles de fer, et la force calme et sereine de l'homme des champs, et le courage invincible du soldat et le sublime enthousiasme du prêtre.

Certes, ce tableau ne serait pas indigne du pinceau de Michel-Ange ou de Rubens.

Foi, travail, courage ; prêtre, laboureur, soldat : voilà le pionnier canadien.

C'est Cincinnatus, le soldat laboureur, devenu chrétien.

C'est le guerrier de Sparte, qui a passé par les catacombes.

Lecteur canadien, qui parcourez ces lignes, vous pouvez lever la tête avec un noble orgueil, car le sang qui coule dans vos veines est le sang de ce héros.

Regardez attentivement la paume de votre main et vous y verrez encore l'onction de la terre, de la poudre et du sacerdoce.

Il a rempli noblement sa mission, la vôtre reste à accomplir.

Le peuple à qui la Providence a donné de tels ancêtres, s'il est fidèle aux desseins de Dieu, est nécessairement destiné à de grandes choses".

ABBÉ R. CASGRAIN.

Ils furent grands pourtant, ces paysans hardis
Qui, sur ces bords lointains, défièrent jadis
L'enfant des bois dans ses repaires,
Et perçant la forêt l'arquebuse à la main,
Au progrès à venir ouvrirent le chemin...

Quand la France peuplait ces rivages nouveaux,
Que d'exploits étonnants, que d'immortels travaux,
Que de légendes homériques,
N'eurent pour tous héros que ces preux inconnus,
Soldats et laboureurs, coeurs de bronze, venus
Du fond des vieilles Armoriques !

LOUIS FRÉCHETTE.

Le colon de nos jours a reçu aussi sa juste part d'éloges. Un de nos littérateurs, a en ces termes rendu hommage à sa vaillance, à sa bonhomie, à son caractère religieux et à ses nobles aspirations :

" Savez-vous ce que c'est qu'un colon ?

C'est une personne qui a entrepris le défrichement d'une terre vierge en vue de s'y établir.

Il est à propos, je crois, d'intercaler dans cette définition la note explicative suivante : et qui se voue corps et âme à cette âpre entreprise. En effet, celui qui défriche à contre coeur, songeant à changer de situation, n'a pas

l'âme du colon. Ce n'est pas un vrai colon. L'ouvrier des villes qui songe sans cesse à s'en aller tôt ou tard sur une terre nouvelle, mais qui, soit par manque de courage ou d'initiative, soit par un fâcheux concours de circonstances, diffère toujours la réalisation de son projet, possède bien l'âme du vrai colon, mais quand se fera-t-il colon ? Le vrai colon est donc celui qui défriche un lot avec goût, avec courage, avec fierté.

Le colon aime la terre.

J'admire celui qui aime la terre comme j'admire celui qui aime sa mère. Et la terre n'est-elle pas uotre mère commune ? C'est de son sein que vient le limon dont Dieu a fait le corps humain; c'est elle qui nous porte, qui nous nourrit et qui fournit, en un mot, tout ce qui est nécessaire à notre existence et à notre bonheur. Elle aime ses enfants.

Ce joug de celle qu'on aime est doux et léger. Celui qui aime la terre ne se plaint pas de la dureté des travaux, et pour lui, les journées ne sont pas trop longues.

Il faudra, au contraire, modérer son ardeur, mettre un frein à son noble enthousiasme, et lui commander le repos. Le dimanche est pour lui le jour le plus long. Afin de charmer son ennui, il visite son champ, observe les progrès de la germination, passe en revue son troupeau, et trace pour la semaine qui commence, un programme digne de son ambition. Tout cela le remplit de joie, d'espérance, et de fierté. Le soir, il lui faudra aller faire part à son voisin de son contentement et de ses riantes perspectives, et recevoir, en retour, de ce dernier, semblables communications. A cette heure paisible et tranquille, écoutez les propos de ces braves pionniers, veillant au clair de la lune devant leurs maisonnettes.

Le colon est enfant de la nature.

La civilisation est une excellente chose, mais comme toute

autre ici-bas, cette excellente chose a ses imperfections. Dans la recherche du beau, du bon, et du confortable, où en sommes-nous rendu ? On a dépassé le but, puis on a continué dans la même direction à de folles enjambées. La mode, les usages qui ont cours, la politesse, et beaucoup de coutumes établies ont des exigences absolument contraires à la santé, à la liberté, voire même au bon sens. Il est admis par les sages et les savants qu'on s'éloigne beaucoup trop du naturel. Je ne veux pas entrer plus loin sur ce terrain, n'ayant pour intention que de faire ressortir la sagesse du vrai colon, qui, sans être réfractaire à une saine civilisation, reste fidèle aux lois du naturel, et ménage ainsi considérablement au profit de son bonheur et sa bourse et sa santé.

Le colon est religieux. La grande oeuvre de la nature lui apparaît dans sa magistrale splendeur et ne lui permet pas d'en oublier l'Auteur. De plus, il sent toujours que tout dépend de Lui. C'est de Lui qu'il attend les fécondantes rosées, les jours ensoleillés, une germination favorable. Il craint Dieu et l'aime.

N'est pas colon qui veut. J'ose même dire que c'est un don. Heureux ceux à qui la Providence l'a fait.

J'ai toujours considéré que le bonheur dépend plutôt des dispositions intérieures. C'est le cas du colon.

Le colon est paisible et heureux. Cette paix du colon résulte à la fois de ses dispositions intérieures et des circonstances qui accompagnent ordinairement sa vie. Le colon est généralement bon, doux, officieux, hospitalier, sans ambition déréglée, sans vaine préoccupation. Dans la région nouvelle où il s'est fixé, il poursuit humblement une superbe carrière dont les débuts sont ordinairement difficiles. Ecoutez-le parler tout haut lorsqu'il se croit seul : "Eh bien, si Dieu me prête vie et santé, je vais voir se réaliser ce que j'ai toujours désiré : élever ma

famille, et donner à chacun de mes enfants, un établissement convenable. Me voilà avec deux bons lots plus qu'à moitié faits. Je suis bien sûr qu'on dit maintenant : "Saistu que Jean vaut de l'argent. Arrivé ici avec une couple de cents dollars on ne l'achèterait pas pour quatre mille dollars". Mon Joseph va bien. Avant longtemps, avec un peu d'aide, il sera bien établi. Son lot est joliment avancé. Ce pauvre Jacques n'est pas aussi vigoureux, je vais lui acheter un lot en partie défriché. Le voisin n'a-t-il pas offert le sien pour cinq cents dollars. Il y a bien une dizaine d'acres de faits, et il est bien bâti".

"Quant à mes filles, si cela continue, il ne nous en restera pas pour avoir soin de nous. Comme les filles trouvent facilement dans ce canton-ci ! Et mon dernier, lui ? J'ai le temps d'y penser. Mais parbleu... il aura la terre paternelle ".

Ils étaient de fervents apôtres de l'agriculture les auteurs des deux articles qui suivent :

I

O homme des champs, si tu connaissais ton bonheur, jamais tu ne déserterais le hameau. Juge : A la campagne, vie calme et tranquille, bonheur paisible, douce quiétude; à la ville, vie agitée, saturée de déceptions et d'amertumes. Au village, franche gaieté, plaisirs innocents; dans les cités, sous des dehors trompeurs, cupidité, fourberie, plaisirs décevants. A la campagne, santé florissante, air pur, tempérament robuste; à la ville, air débilitant, vie monotone, santé chancelante.

1° Que voit-on à la campagne ? Des près verdoyants, des eaux limpides et fraîches, des fleurs odorantes, un ciel enchanteur.

2° Que voit-on à la ville ? Des pierres alignées, une atmosphère enfumée, un ciel brumeux.

3° Qu'entend-on à la campagne ? Les concerts harmonieux des oiseaux, les rires francs des bons villageois.

4° Qu'entend-on à la ville ? Le bruit assourdissant des chars, le fracas des rues.

5° Que gagne-t-on à la ville ? Un peu d'argent. Que gagne-t-on à la campagne ? la paix, le ciel. Que perd-on à la ville ? le calme et la paix trop souvent. Hélas ! son âme.

O bon habitant des campagnes, aime et honore ta profession, attache toi à l'agriculture, comme à la foi de tes aïeux ; cultive soigneusement les champs que tes pères ont arrosé de leurs sueurs ; n'abandonne pas ce village qu'ont habité tes ancêtres et où reposent leurs cendres bénies. Demeure près de ce clocher, centre de tout ce que tu as de plus cher au monde.

Pourquoi fuir le hameau où tu as vu le jour, pour une terre étrangère, où pas un ami ne compatira à tes douleurs. Oh ! n'abandonne pas ces lieux champêtres, où chante le rossignol, où fleurit l'aubépine, et où mûrit la pomme vermeille. Oui, reste pour fermer les yeux de ta mère, et Dieu te bénira ".

II

" Restez au village, mes amis, labourez là où vos parents ont labouré, semez là où ils ont semé, plantez là où ils ont planté. Ne quittez point, ne quittez jamais le vieux logis qui vous a vu naître. Comme ces chênes robustes qui poussent dans le sol des racines profondes, et qui meurent là où ils ont grandi, mourez aussi où vous êtes nés. Nulle part ailleurs vous ne trouverez le bonheur, et sans cesse votre coeur reviendra avec ses souvenirs vers ces

lieux que vous connaissez si bien, où vous avez joué enfants, où se sont écoulées, calmes et paisibles, vos premières années.

Où serez-vous mieux, dites-moi, que dans votre village, au milieu de vos parents et auprès de ce modeste clocher de bois qui jette jusque sur votre pauvre demeure son ombre protectrice ? A deux pas est le cimetière. Là, point de noms illustres, point de ces épitaphes emphatiques qui ne servent qu'à montrer le néant des choses de la vie, point de ces mausolés somptueux qui attirent le regard du passant. C'est à peine si une humble croix de bois indique un nom, une date, un souvenir. Mais l'herbe croît, haute et tendre, sur ces tombes. Le vent fait doucement entendre ses plaintes dans les vieux ifs, et les oiseaux du ciel bâtissent leurs nids là où règnent la mort en souveraine. Par les beaux soirs d'été, une voix pure et mélodieuse s'élève tout-à-coup dans ces lieux solitaires; c'est le rossignol qui fait entendre un chant d'amour. Dans le lointain, un paysan chante, et les grands boeufs mugissent en entrant dans l'étable. La cloche faisait tout à l'heure entendre ses sons argentins et sonnait l'"Angelus". C'est une heure d'amour et de paix. Les âmes de vos chers morts doivent doucement dormir, ainsi bercées par tous ces bruits, par tous ces chants, par toutes ces harmonies. Ne voulez-vous donc point, un jour, aller reposer à leurs côtés ?

Ne savez-vous pas combien la campagne, les champs et les bois renferment de poésie, de murmures, de bonheur et de joie ? Toi, robuste laboureur, quand mai est revenu fondre les glaces et réchauffer la bise, je t'ai vu courbé sur ta charrue, soulevant le sol durci, poussant de ton aiguillon tes boeufs au pas lent et lourd. Derrière toi marchait ton fils, un robuste villageois aussi. Il allait et venait, suivant constamment le sillon et répandant au loin de sa

large main la semence féconde. Le vent glacé soufflait sur vous, la neige vous aveuglait, la pluie vous inondait parfois ; mais rien ne pouvait vous arrêter. Le soc luisant de la charrue soulevait toujours la terre, et la semence ne cessait de remplir les sillons. L'amour du travail, votre ténacité et votre force menaient à bout ce dur labeur. Aussi, quand la journée était finie, quand les boeufs étaient dételés et la charrue renversée, avec quel bonheur vous vous disiez : Allons, la journée a été rude, mais voilà notre champ ensemencé ; cet été nous aurons une bonne récolte : c'est du pain que nous avons semé.

Tes membres étaient fatigués, sans doute ; mais comme ton coeur était calme et rempli ! La satisfaction profonde du devoir accompli se lisait sur ton visage, et, rentré au logis, tu trouvais ton pain noir excellent.

Je t'ai vu au printemps, visiter ce champ que tu avais ensemencé avec tant de peine. C'était, je m'en souviens, un dimanche, et tu avais tes habits de fête. Tu revenais de la messe, et, pendant que tu étais à genoux, ta pensée s'étant portée vers tes enfants, tu avais prié le bon Dieu d'envoyer sur ton champ sa rosée et de te donner une moisson abondante. Donc, je t'ai vu, tout joyeux et plein de confiance en Celui qui te donne et ôte tes biens, visiter ce champ, naguère inculte et livré aux ronces et aux ajoncs. Dès que tu l'as aperçu, un mouvement de joie a trahi ta pensée et tu t'es écrié joyeusement :

—En voilà du beau blé !

Oui, la terre, ou plutôt Dieu rend au centuple ce qu'on lui confie. Tu as travaillé et te voilà déjà récompensé.

Ton travail n'est pas achevé cependant. Quand le beau soleil aura mûri la moisson, quand les blonds épis se courberont sous leur propre poids vers la terre, il faudra les couper, les mettre en javelle et enfin les battre sur l'aire, et tout cela au milieu des ardeurs de l'été, au prix de

grandes fatigues. Une fois la moisson dans tes greniers, est-ce fini ? Peux-tu enfin te reposer ? Non, mille fois non, il faudra travailler, travailler encore, remuer ton champ, creuser de nouveau ton sillon, tous les ans, toute ta vie.

Crois-moi bien, laboureur, mon ami, ce travail de chaque année, de chaque jour, ce travail opiniâtre, ce travail constant, c'est, pour toi, l'aisance, le calme, le repos, la joie, c'est le bonheur. Dieu récompensera ce travail, n'en doute point ; il bénira tes efforts et sa bénédiction s'étendra jusque sur ta famille. Tu verras croître autour de toi tes enfants comme de jeunes rameaux qui poussent sur le tronc vigoureux d'un chêne. Tes fils seront forts et travailleurs comme toi et tes filles auront la grâce et la vertu en partage. Un jour, quand ton corps fatigué et usé s'étendra sur sa couche pour ne plus se relever, ton âme restera forte et vaillante. Ayant vécu dans la paix, elle s'endormira dans la paix. Le ciel s'ouvrira pour toi large et profond, et tu iras dormir à côté de ton père et de ta mère, dans ce cimetière dont je t'ai parlé tout à l'heure.

Ah ! si jamais tu étais tenté de laisser là ta charrue, de jeter la bèche, de quitter la maison paternelle pour aller, je ne sais où, chercher une plus grande aisance ou un bonheur plus complet, je t'arrêterais, si je le pouvais, et je te dirais : Ne va pas plus loin... par ce que tu as de plus cher, retourne sur tes pas... je t'en supplie, ne va pas plus loin, retourne, retourne bien vite à ton village... Si tu es malheureux, tu seras encore là plus heureux qu'ailleurs.

Sais-tu ce que la ville où tu veux aller renferme de chagrins, de misère et de douleurs profondes ? Sais-tu tout ce qu'elle cache de mauvais et d'impur ? Connais-tu ses séductions et ses dangers ? As-tu idée des drames terribles qui se passent dans ses murs, des périls que tu peux courir ? Ton âme restera-t-elle impassible et pure au milieu de son tumulte, au contact de tous ses vices ? Ne

crains-tu pas de faire naufrage, là où de plus vaillants et de plus forts ont succombé ?

Et puis, quel travail, quelles fatigues et quelles peines ! Paysan, tu travaillais au grand air, à la belle lumière du jour, sous le soleil aux ardentes caresses; mais quand venait le soir, tu te reposais content et tu te réveillais au premier chant du coq. Tu allais et venais : tu étais libre ! et tu avais la satisfaction profonde de voir pousser ce que tu avais semé, de voir grandir ce que tu avais planté. La paix était en toi et avec la paix le bonheur.

Ouvrier, tu seras souvent forcé de faire du jour la nuit et de la nuit le jour. Tu ne seras plus un homme, tu seras une machine, une pièce de rouage, une dent d'une roue immense qui t'emportera dans son mouvement rapide et qui t'usera promptement. Il faudra t'enfermer dans une usine qui vomit nuit et jour la fumée et le feu, qui fait entendre des bruits rauques et des sifflements terribles. Un maître te commandera sans cesse et il te faudra obéir. Ah ! ton travail sera autrement dur que celui des champs.

—Mais, je gagnerai plus, te hâtes-tu de me répondre.

—Erreur profonde, mon ami. A cette dure besogne, ton corps perdra sa force et tes vêtements s'useront vite. Prends garde à la maladie. Et puis dans la ville tout coûte plus cher : nourriture, logement et le reste; l'ignores-tu donc ? Et si le travail vient tout à coup à manquer où iras-tu ? Si tu es malheureux, qui te viendra en aide ? Et si tu as de la peine à vivre seul, pourras-tu te marier, avoir une famille, des enfants à caresser, à aimer ? Songe à tout cela.

Ah ! crois-moi, reste, reste au village. Encore une fois, si tu veux être bon et heureux, ne quitte pas le vieux logis de ton père, laboure là où il a labouré, sème là ou il a semé, plante là où il a planté, et meurs là où il est mort, en embrassant le vieux crucifix pendu à la cheminée ".

L. Hamon.

Qu'elles nous paraissent justes et pleines de bon sens ces remarques de l'éminent Père Jésuite Louis Lalande, cet ami distingué de toutes les causes nationales et religieuses, lorsqu'il écrivait en 1889 à son ami Prévost :

" C'est toujours une surprise pour moi de voir, dans un pays agricole comme le nôtre et où les cultivateurs ont une si belle histoire, que l'agriculture ne soit pas plus en honneur, et les *habitants* plus conscients de la grandeur de leur état. Plusieurs d'entre eux croient se hausser dans la société en devenant épiciers. Des filles de ferme se vantent, comme d'une ascension, d'être devenues filles de magasin. J'en ai vu regarder avec dédain une ancienne compagne des champs, parce que leur père avait échangé sa ferme pour une auberge.

C'est une de nos maladies sociales, et cela fait pitié.

Est-ce donc une honte de rester fidèle à l'agriculture, condition normale de l'humanité ? de travailler plus immédiatement en collaboration avec Dieu, dont la pluie féconde les champs et dont le soleil mûrit les moissons ? Le Christ n'a-t-il pas choisi la campagne pour y travailler pendant trente ans ? et n'est-ce pas sous l'aspect d'un jardinier qu'il s'est montré à Madeleine, au matin des gloires de la résurrection ? "

C'est maintenant aux poètes à vous dire la douceur de la vie à la campagne :

DOUCEURS DE LA VIE DES CHAMPS

Heureux qui, loin du bruit, sans projets, sans affaires,
Cultive de ses mains ses champs héréditaires ;
Qui, libre de désirs, de soins ambitieux,
Garde les simples moeurs de nos sages aïeux !

La guerre et ses dangers, la mer et ses fureurs,
Les pompes des palais, leurs changeantes faveurs,
Ne le troublent jamais, et jamais ne l'abusent ;
Mais d'aimables travaux l'occupent et l'amusent :
Il émonde un jeune arbre ou greffe un sauvageon ;
Il enlace au rameau le flexible bourgeon,
Dépouille les brebis de leur laine pendante,
Prépare un toit commode à l'abeille prudente,
Et, soignant fleurs et fruits, vendanges et moissons,
S'enrichit des présents de toutes les saisons.
Oh ! qu'un simple foyer, des pénates tranquilles,
Valent mieux que le luxe et le fracas des villes !
Que servent nos festins avec art apprêtés,
Ces mets si délicats et ces vins si vantés ?
L'orgueil en fit les frais, l'ennui les empoisonne
J'aime un dîner frugal que la joie assaisonne :
Tout repas est festin quand l'amitié le sert,
La treille et le verger fournissent le dessert.

ANDRIEUX.

BONHEUR DU PAYSAN

" Il laboure le champ que labourait son père,
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est un petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau,
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableaux.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber dans sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envie les fertiles montagnes,
Les humbles vallons, et les grasses campagnes,
S'efforcent à remplir sa case et ses greniers.

S'il ne possède pas ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en les riches lambris on ne voit qu'en portrait".

RACAN.

A vous faire comprendre votre dignité et votre bonheur et à vous donner les meilleurs conseils :

PAYSAN, SOIS FIER !

" Honnête agriculteur, ta besogne est sacrée !
Quand ta faux se balance en la plaine dorée,
Que les futurs épis s'épandent de ta main
Ou que sous tes efforts le soc d'acier sillonne,
Sois fier, agriculteur, et que ton front rayonne :
Tu fais vivre le genre humain !

Parfois, sous le soleil d'automne, tu t'arrêtes ;
Tes boeufs, le front lié, ruminent ; des charrettes
Ployant sous des trésors, passent dans les sentiers ;
Des souffles parfumés s'échappent des ramures,
Et de gais chants d'oiseaux se mêlent aux murmures
De l'onde sous les noisettiers.

Là, c'est le vrai bonheur, la liberté qui passe
Dans ces bruits confondus qui montent dans l'espace;
C'est le présent semblable au passé des aïeux,
C'est toute la douceur des antiques coutumes,
Les naïves amours exemptes d'amertumes,
L'avenir simple mais heureux !

Hélas ! les cris lointains des sombres capitales,
Leurs tourbillons maudits, leurs ivresses brutales
Montent jusqu'à ton coeur pour en troubler la paix.
La passion grandit; le feu de tes prunelles
Regarde avec dédain les terres paternelles
Qu'hier encore tu fécondais.

Dans ces veines rumeurs, la gloire est apparue.
" Je ne suis qu'un forçat, laissons pioche et charrue,
A la ville un bonheur plus sûr m'attend", dis-tu.
Pauvre âme d'insensé qu'un tel doute ravage !
La ville qui sourit n'est qu'un dur esclavage,
Le bonheur est dans la vertu !

Et le progrès se dresse, et j'entends ses machines
Siffler, hurler, broyer le fer et les échines;
" Le monde que j'enfante est grand !" dit-il. C'est bien.
Mais, sans cette campagne, hélas ! trop solitaire,
Sans les bras vigoureux des remueurs de terre,
Progrès orgueilleux, tu n'es rien !

Paysan, paysan, ta besogne est sacrée !...
Si, parfois, elle est rude et souvent ignorée,
Qu'importe, comprends-en la sublime beauté;
O paysan, ô roi de l'univers immense,
Changer ton pauvre sort serait une démence
Et serait une lâcheté ! "

André Lamande.

ATTACHEZ-VOUS

" C'est pour te faire aimer, terre, comme je t'aime,
Que j'ai chanté ton impérissable beauté,
Les neiges de l'hiver, les rayons de l'été;
Et j'ai mis dans ces vers le meilleur de moi-même.

Honte à qui te méprise et qu'il soit anathème,
Celui-là qui te fuit, terre, pour la cité,
Et qui préfère à la salubre liberté
Du terrien, le collier d'or du citadin blême.
Et vous, qui l'arrosez de vos mâles sueurs,
Attachez-vous de plus en plus, ô laboureurs,
A la glèbe féconde aux sèves éternelles.

Vivez indépendants sur le sol des aïeux;
Et quand vous serez las, et que vous serez vieux,
Endormez-vous dans ses entrailles maternelles ".

ARSENE VERMENOUZE.

RESTE AU FOYER

" Ami, ne quitte pas, pour un autre horizon,
Le seuil riant et frais de ta blanche maison,
Et le calme jardin d'enfance où les abeilles
Suspendent leur murmure aux fleurs de tes corbeilles !
Reste au foyer où rêve en frissonnant l'aïeul,
De crainte qu'au retour tu t'y retrouves seul !
Car sur les vieux parents inquiets que l'on quitte,
O mon ami, mon pauvre ami, les jours vont vite;
Et, quand ils ne sont plus, les vieux parents aimés,
Quand, résignés, leurs doux yeux las se sont fermés
Et qu'un prêtre les a mis dormir côte à côte,
Sous le tertre d'argile où déjà l'herbe est haute,
L'on songe, en tisonnant les cendres de son coeur,

Qu'on les aima trop peu, qu'on troubla leur bonheur,
Et, triste, on donnerait le restant de sa vie,
Pour retrouver l'ivresse, hélas, si tôt ravie
D'appuyer sur leur front ses lèvres doucement,
Ou pour pleurer sur leurs genoux, rien qu'un moment. "

ADOLPHE HARDY.

COMME LE CHENE

" L'avenir est à vous car vous vivez sans cesse
Accouplés à la terre, et sur son large sein
Vous buvez à longs traits la force et la jeunesse
Dans un embrassement laborieux et sain.

Ne reniez jamais vos humbles origines,
Soyez comme le chêne au tronc noueux et dur :
Dans la terre enfoncez vos racines,
Tandis que vos rameaux verdissent dans l'azur.

Car la terre qui fait mûrir les moissons blondes
Et dans les pampres verts monter l'âme du vin,
La terre est la nourrice aux mamelles fécondes
Celui-là seul est fort qui boit son lait divin ".

X.

AU FILS DES CHAMPS

" Toi qui sais la beauté des matins lumineux,
La suave fraîcheur des printanières mousses,
Des jeunes floraisons et des naissantes pousses,
Le triomphal éclat des midis radieux.

Et le recueillement des soirs roses ou bleus ;
Les odeurs de la terre, ou grisantes ou douces,
Odeur de la vendange, odeur des moissons rousses,
—L'horizon familier toujours flattant tes yeux !

Toi qui des paysans sens la main fraternelle
Serrer la tienne, et dont le coeur reste fidèle
A l'humble église où l'on te porta nouveau-né.

Au culte des aïeux qui sont au cimetière,
Iras-tu, fils des champs, si bien enraciné
Dans les villes traîner ta pauvre âme étrangère. "

EUGÉNIE VIALAT.

PAYSAN

" Il est des gens qui font de ce terme une injure,
Ingrats qui dédaignent village et villageois,
Raillent ces va-nu-pieds à la main noire et dure,
Qui s'acharnent, courbés sur leur besogne obscure,
Et vivent au milieu des bêtes et des bois.

—O, bon travailleur de la terre !
Je baise ta main tutélaire
Qui me nourrit et me soutient.
Cher va-nu-pieds, je te vénère,
Paysan, paysan mon père,
Merci du pain quotidien.

D'autres, en lui jetant ce nom dans un blasphème
Viennent dire : " C'est bon pour lui de croire en Dieu ;
De graviter autour du vieux clocher qu'il aime,
Entre les fils qu'il fait et les moissons qu'il sème;
Soyons sans foi ni loi, n'ayons ni feu ni lieu".

—O croyant des vieilles croyances !
La terre à qui tu te fiances
N'épouse pas les mécréants.
Laisse ces fous à leurs démences,

Car ce sont les espoirs immenses
Qu'il faut à tes efforts géants.

Ceux-ci plus réfléchis et non pas moins sévères,
Blâment le paysan d'être sans passions,
De regarder passer les hommes populaires
Sans imiter nos cris, sans garder nos colères,
Indifférent et sourd à tant d'ambitions...

—O vrai philosophe ! O vrai sage !
Qu'un tribun débarque ou naufrage
Tu n'en paieras pas moins d'impôts.
Qu'importe au rocher de la plage
La colère des flots si leur rage
Doit le harceler sans repos.

" Mais, disent-ils, il a l'âme avare et vilaine;
La force infatigable de ses bras invaincus.
C'est par amour du gain qu'il les rive à la peine;
Il ne rêve qu'épargne, il ne cherche qu'aubaine;
Et son coeur sans désir danse au bruit des écus".

—O prévoyant de la misère !
Le reproche qu'ils t'osent faire,
C'est de vouloir vivre demain.
Econome d'un gain précaire,
Tu manges peu, ne gagnant guère,
Pauvre thésauriseur de pain !

" Pour la glorifier sa tâche est trop aisée,
Dit l'autre, son travail n'occupe que ses bras.
Il s'y rend sans élan, il s'y met sans pensée;
D'un geste machinal sa charrue est poussée,
Ses boeufs marchent, il n'y a qu'à marcher dans leurs pas".

—O serviteur sans servitude !
Ta tâche est difficile et rude,
Tu guettes l'heure et le moment;
Le ciel, les airs sont ton étude;
Et tu lis avec certitude
Au grand livre du firmament.

Eut-il l'esprit plus haut et la raison moins dure;
Eussions-nous tous pitié du tourment qu'il endure,
Un paysan toujours restera paysan.
L'homme des champs fut-il l'homme de la nature
Que le poète admire en le poétisant ?

Oh ! oui, restez ce que vous êtes !
Faites toujours ce que vous faites !
Méprisez ces mots méprisants,
Calmes, laborieux, honnêtes,
Levez vos yeux, dressez vos têtes
Hommes du pays, Paysans ! "

PAUL DÉROULÈDE.

ALLONS AUX CHAMPS

" Au sommet de la montagne
Voyez-vous ? l'aurore luit
Et verse dans la campagne
Ses rayons d'or : l'ombre fuit.
La matinale hirondelle
Fait entendre ses doux chants.
Au travail tout nous appelle.
Le jour brille, allons aux champs.

Le blé sous la brise ondole;
Travaillez, ô moissonneurs !

Car une enivrante joie
Bientôt suivra vos labeurs.
Lancez la faulx acérée,
Et de vos bras triomphants
Liez la gerbe dorée...
Bons amis, allons aux champs !

Jeunes gens pleins de courage
Que le soleil a brunis,
Ne quittez pas l'héritage
Que l'aïeul vous a transmis.
Ailleurs la vie est amère;
Ici vous vivez contents;
Pourquoi chercher la misère
Quand le bonheur est aux champs ? "

LÉON LORRAIN.

PAYSANS, MES AMIS

" Hommes des champs, qui voulez quitter la charrue pour aller habiter la ville nauséabonde et malsaine, gardez-vous d'abandonner vos terres et vos larges horizons, puisque vous jouissez plus que les autres de la santé, de la paix et de la liberté ".

MISTRAL.

Aux voix qui vous diront la ville et ses merveilles,
N'ouvrez pas votre coeur, paysans, mes amis !
A l'appel des cités n'ouvrez pas vos oreilles,
Elles donnent, hélas ! moins qu'elles n'ont promis.

Laissez chanter le choeur des machines stridentes,
Laissez les noirs engins hurler à pleins ressorts.
De vos sages aïeux gardez les moeurs prudentes,
Et comme ils ont vécu, vivez calmes et forts.

A vos champs, à vos bois demeurez donc fidèles,
Aimez vos doux vallons, aimez votre métier,
Auguste est le travail de vos mains paternelles,
C'est de votre sueur que vit le monde entier.
X.

A chanter les bienfaits de la campagne :

BONNE TERRE

" Comment te remercier bonne terre féconde
Qui soutiens notre corps par tes nombreux bienfaits,
Toi dont les blés muris en belles gerbes blondes
Seront demain le pain du chaume et du palais !

Peut-on le dire assez, nourricière des mondes,
Qu'ils sont ingrats les coeurs qui ne t'aiment jamais !
C'est par toi que l'espoir endort nos secrets profonds,
Terre que Dieu bénit de son azur de paix. "
Louis Joseph Doucet.

LES BATISSEURS DE MEULES

" Loin des cités qui sont frénétiques et veules,
Etreignant à pleins bras les gerbes contre nous,
Sentant la paille ardente enserrer nos genoux,
De l'aube jusqu'au soir nous bâtissons les meules.

Rois joyeux, constructeurs de dômes, nous brassons
L'or fauve, dont l'été vient enrichir nos terres;
Et, traînés par des boeufs, les grands chars tributaires
Apportent à nos pieds les trésors des moissons.

Les yeux pleins de soleil, mais le coeur sans vertige,
Nous voyons s'élargir pour nous les horizons,

Car, tandis que, chantants et fiers, nous construisons,
Notre oeuvre, dans le ciel, en montant, nous érige.

Parfois, quand le travail s'achève, nous croyons
Que le soleil nous offre un merveilleux salaire :
Il verse à plein couchant son or crépusculaire,
Et change entre nos bras les gerbes en rayons.

Bien au-dessus des champs que déjà l'ombre enlise,
Plus haut que l'homme triste allant par les chemins,
Plus haut que les maisons, l'ouvrage de nos mains
Vers le zénith heureux monte comme une église.

... ...

Enfin nous descendons vers l'ombre, trouvant beau
D'avoir bu jusqu'au soir, à longs traits, la lumière,
Et sachant que demain l'aube — l'aube première ! —
Plantera tout en haut des meules son flambeau.

Puis, sur la bonne terre, où l'on fauche, où l'on sème,
Où passent le soleil et l'ombre des saisons,
Tandis que nous gagnons, tranquilles, nos maisons,
Le grand ciel apaisé nous regarde et nous aime ! "

GEORGES BATTANCHON.

CHANSON DES EPIS

" Homme des champs, mon frère, écoute dans la plaine,
Ecoute la chanson suave des épis :
Voix sublime et sans fin dont la campagne est pleine.

Quand tous les bruits humains, le soir, sont assoupis,
Quand la tige s'endort au fond de la ravine
Et que les gais oiseaux au bois se sont tapis.

Ecoute cette voix, c'est une voix divine,
La voix des épis d'or qui parlent d'avenir,
Et qui versent le ciel à flots sur la colline...

Ecoute, quand la nuit commence à rembrunir
Les ombres des forêts où les troupeaux vont boire,
Ecoute les épis chanter pour te bénir !....

Ils disent que tu dois aimer, prier et croire,
Lutter contre le vice et contre le malheur
Comme l'épi des champs lutte dans l'ombre noire.

Que tu dois te grandir par la sainte douleur,
Laisse ton coeur ouvert aux pitiés fraternelles,
Et mourir sans orgueil, comme une simple fleur.
Pour devenir l'épi des moissons éternelles ! "

BLANCHE LAMONTAGNE.

LE CHANT DU MOISSONNEUR

Il faut chanter le blé ! Jeunes gens, jeunes filles,
Elevez vos fronts et frappez les faucilles !
Le blé fait vivre l'homme : amis, en son honneur,
Entonnons devant Dieu le chant du moissonneur.

C'est un présent divin. Durant les mois de neige,
Dans ses flancs maternels la terre le protège;
Puis, quand brillent les fleurs, elle montre au grand jour
Celui qu'elle a nourri des mois, avec amour.

Un mendiant m'apprit jadis un grand mystère :
Le grain est fils du *ciel,* cet époux de la *terre;*
Pour le faire grandir, tous deux n'épargnent rien;
Votre enfant le plus cher n'est pas soigné si bien.

Si la tige au printemps languit frêle, épuisée,
Comme un lait bienfaisant s'épanche la rosée,
Et les souffles légers comme des papillons
Le bercent mollement dans le creux des sillons.

Pour apaiser sa soif ardente, les nuages
S'assemblent ; quels flots d'or nous versent les orages !
Puis le ciel, appelant d'un beau nom le soleil,
Dit : "Séchez le froment, ô mon astre vermeil ! "

Ainsi mûrit le blé, divine nourriture,
Ce frère du raisin, boisson joyeuse et pure,
Dieu même a consacré le céleste présent :
"Mangez, voici ma chair; buvez, voici mon sang".

BRIZEUX.

A dire l'attachement qu'ils ont gardé pour la terre de leur père, et leurs regrets de n'y avoir pas passé leur vie.

I

" O glèbe maternelle, ô champs roux, ô prés verts,
Sillons si nourriciers, arbres si tutélaires,
Boeufs blonds buvant, le soir, au bord des mares claires,
Landes où les pins bruns montrent leurs flancs ouverts.

Vous vîtes mes aïeux virils, fiers et robustes,
Passer auprès de vous sous leurs grands bérets bleus,
Avec des fronts hâlés comme nos monts sableux
Et des bras durs et secs comme des troncs d'arbustes.

Et vous me voyez, moi, l'homme aux pieds trébuchants,
A la poitrine étroite, à la main inhabile,
Moi le dégénéré soucieux et débile
Et dont le cerveau seul travaille dans les champs.

Mais, si le soc superbe et la pique tranchante
Dans mes poings affaiblis, hélas ! ne vibrent pas,
Aïeux, je tiens la plume et marche sur vos pas :
Mon père labourait la terre et je la chante ! "

JEAN RAMEAU.

II

" J'ai revu mon village et repris ma maison,
J'ai retrouvé la paix des chères habitudes,
Reposé mes regards sur le même horizon
Et rafraîchi mon coeur aux mêmes solitudes.

Rien n'a changé pour moi sous le toit familier,
Où d'anciens souvenirs habitent chaque pierre.
Voici la porte blanche au seuil hospitalier,
La treille, les sapins, la glycine et le lierre.

J'ai refait le chemin qui mène dans les bois,
Où je vais tous les ans perdre une rêverie;
J'ai monté la colline en chantant à mi-voix
Mon chant de bienvenue à la lande fleurie.

La lande a reconnu la voix de son ami,
Elle a toujours pour moi sa grâce coutumière;
Mon pas a réveillé le grillon endormi,
J'ai vu les moucherons danser dans la lumière.

Et tous, fleurs dans la haie ou nids dans le buisson,
Qui savent me parler et que je sais entendre,
M'ont donné leur parfum et m'ont dit leur chanson
Avec une amitié plus fidèle et plus tendre.

Et visiteur plus tendre et plus fidèle aussi,
Je reviens chaque année à mon petit village,

Egayer quelques jours mon âme de souci,
En voyant reverdir les arbres de mon âge.

Je ne suis pas tenté d'aller chercher ailleurs,
Des amis de rencontre en quelque hôtellerie,
Je veux auprès de moi des compagnons meilleurs,
J'ai besoin d'un pays qui m'aime et me sourie.

Quand ma chère maison n'est plus devant mes yeux,
Mon coeur dépaysé, souffre d'être loin d'elle;
Ce n'est qu'à son abri que je me sens joyeux;
Le bon Dieu m'a donné l'âme de l'hirondelle ".

HENRI CHANTAVOINE.

III

" Liberté, ma pensée et mon âme sont lasses;
Onze mois de pavé, de journaux, de marchands !
J'ai besoin d'un autre air, viens et m'ouvre les champs,
Et les bois, et la lande, et les calmes espaces !
Je vais aussi revoir,, et les chaumes touchants,
Les clochers élancés, les maisonnettes basses,
Les roseaux dans l'eau pure !...O liberté tu passes
Avec ce vent léger, sur les arbres penchants !
Voici, bien loin du luxe aux sourdes amertumes,
Voici les bonnes gens et les bonnes coutumes,
Voici les seuils fleuris bâtis par les aïeux !
O biens plus doux encor cent fois qu'ils ne promettent,
O Silence ! ô loisir ! ô spectacles qui mettent
Des chansons dans le coeur, des larmes dans les yeux !"

LOUIS VEUILLOT.

Elle est belle la chanson que le poète, Maurice Brillant, met sur les lèvres du vieux laboureur, et qu'il sera consolant pour lui de la chanter quand l'heure sera venue. La voici :

J'ai peiné jusqu'au soir sur ma tâche divine;
Mais, maintenant que la nuit monte à l'horizon,
Que ma démarche tremble et que mon front s'incline,
Et que l'ombre grandit autour de ma maison.

Je me promène seul, lentement, sur la route,
Et, dans les champs féconds traînant mes pas lassés,
Je revois les printemps disparus et j'écoute
Chanter en moi le souvenir des jours passés.

Je n'ai pas déserté vers les cités fatales,
J'ai vécu sur mon sol qui rêvait avec moi,
Et dans le carillon de mes cloches natales,
Qui versait en mon coeur le courage et la foi.

Je ne me suis pas fait esclave de la terre,
Et j'ai marché, levant le front, sur les chemins,
Car je savais le prix de mon labeur austère
Et que je travaillais pour mes frères humains.

Notre tâche est si belle à qui sait la comprendre !
Dieu s'approche de nous dans le calme des bois,
Et c'est comme sa voix que nous croyons entendre
Le soir dans les sentiers où surgissent des croix.

La nature immortelle autour de nous frissonne,
Notre chanson se mêle à la chanson des nids,
Et les grands horizons pensifs des soirs d'automne
Nous ont donné l'amour des espoirs infinis.

Maintenant, je m'en vais, calme, puisque c'est l'heure,
Puisque le père doit faire place aux enfants,
Et puisqu'il faut que, chaque jour, le passé meure
Pour que d'autres matins se lèvent triomphants ! "

Ils s'en vont lentement les vieux laboureurs, nous dit le poète Alphonse Desilets, mais ne les plaignons pas puisqu'ils ont bien mérité.

" Ils s'en vont lentement nos vieux à tour de rôle,
Jouir de leur repos à l'ombre de leur saule.

Comme il est douloureux, pensons nous, de partir,
Lorsque l'âpre semence est enfin achevée,
Douloureux de mourir quand l'heure est arrivée
De cueillir la moisson gagnée et d'en jouir !

Non ! ne les plaignons pas ces vieux pour qui la terre
Fut plus reconnaissante et fidèle que nous.
Ils l'ont servie avec un soin assez jaloux
Pour qu'elle les accueille en son grand coeur de mère.

Il est vrai qu'ils ont bien mérité en retour,
D'avoir si vaillamment sacrifié leurs forces
Au bien-être des fils, et d'avoir mis leurs torses
Au port des lourds fardeaux et des peines du jour.

Il est bien vrai qu'ils ont jusqu'à leur dernière heure,
Remué le guérêt afin de l'assouplir
Et de le rendre riche et propice à nourrir
Tous ceux qui s'attablaient, jadis dans leur demeure ".

Je termine ces nombreuses citations.

Il y a quelques mois l'honorable J. E. Caron, le zélé ministre de l'agriculture dans la province, exprimait l'opinion que s'il était possible de faire comprendre au cultivateur tout l'estime et la considération dont il jouit parmi toutes les clesses de la société, la province aurait réalisé un progrès considérable.

Il nous a semblé que le meilleur moyen de faire naître en son esprit cette conviction profonde, c'était de mettre sous ses yeux un assez bon nombre de ces témoignages de respect et d'admiration exprimés à la gloire de la profession agricole. Et nous sommes heureux de dire que cette idée a rencontré la plus complète adhésion de l'honorable J. E. Caron.

C'est pourquoi nous nous sommes imposé ce travail, dans le but de réaliser, si possible, le voeu du ministre qui est aussi celui de tous les hommes bien pensants.
